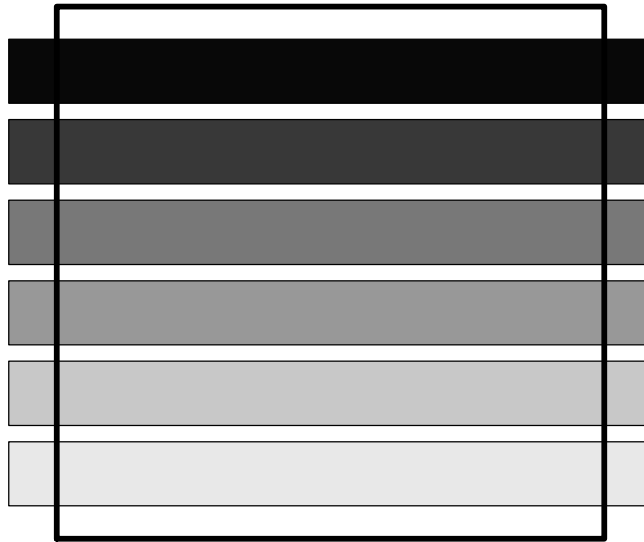


LES CAHIERS DU LANCI



CHEMINEMENT ET ERRANCES DU TECHNANTHROPE

Pascal Bouchez

N° 2002-04

UQÀM
Université du Québec à Montréal

Le Laboratoire d'ANalyse Cognitive de l'Information (LANCI) effectue des recherches sur le traitement cognitif de l'information. La recherche fondamentale porte sur les multiples conceptions de l'information. Elle s'intéresse plus particulièrement aux modèles cognitifs de la classification et de la catégorisation, tant dans une perspective symbolique que connexionniste.

La recherche appliquée explore les technologies informatiques qui manipulent l'information. Le territoire privilégié est celui du texte.

La recherche est de nature interdisciplinaire. Elle en appelle à la philosophie, à l'informatique, à la linguistique et à la psychologie.

Publication du Laboratoire d'ANalyse Cognitive de l'Information

Directeur : Jean-Guy Meunier

Université du Québec à Montréal

Volume 2, Numéro 2002-04 – Décembre 2002

Document disponible en ligne à l'adresse suivante : www.unites.uqam.ca/lanci/

Tirage : 15 exemplaires

Aucune partie de cette publication ne peut être conservée dans un système de recherche documentaire, traduite ou reproduite sous quelque forme que ce soit - imprimé, procédé photomécanique, microfilm, microfiche ou tout autre moyen - sans la permission écrite de l'éditeur. Tous droits réservés pour tous pays. / All rights reserved. No part of this publication covered by the copyrights hereon may be reproduced or used in any form or by any means - graphic, electronic or mechanical - without the prior written permission of the publisher.

Dépôt legal – Bibliothèque Nationale du Canada

Dépôt legal – Bibliothèque Nationale du Québec

ISBN : 2-922916-03-0

© 2002 Pascal Bouchez

Mise en page : Jonathan Germain et Dominic Forest

CHEMINEMENT ET ERRANCES DU TECHNATHROPE

Pascal Bouchez¹
Université Jean Moulin/Lyon 3

Présentation

Bien qu'écrits de manière indépendante, donc sans souci de transition évidente, les quatre articles réunis dans ce cahier l'ont été en référence à l'interconnexion des réflexions qu'ils proposent. Le premier justifiant en partie les propos des trois suivants, tout en indiquant, en conclusion, l'évolution des champs d'investigation de l'auteur, qui, après s'être consacré à l'identification des motivations occultes de la technique, se tourne désormais vers une réflexion portant sur l'onto-phénoménologie des manifestations du virtuel informatique.

Docteur en philosophie, diplômé des Universités de Reims et Paris-Sorbonne, Pascal Bouchez, actuellement en poste à l'Université Jean Moulin/Lyon 3 (France), a effectué au cours de l'année 2002 un stage post-doctoral au sein du Laboratoire d'ANalyse Cognitive de l'Information, afin de jeter les bases de son futur travail de recherche tout en confrontant sa vision de la technique moderne aux réflexions menées par les membres du LANCI.

Il tient donc à profiter de l'occasion fournie par la parution du présent numéro pour adresser ses plus sincères remerciements au professeur Jean-Guy Meunier pour son hospitalité, ses encouragements et ses suggestions de travail ; à Dominic Forest, Etudiant en doctorat, pour son amical, quotidien et précieux concours ; ainsi qu'à l'ensemble du personnel enseignant (Pr Luc Faucher, Pr Pierre Poirier , Pr Alain Voizard) et administratif du LANCI et du département de philosophie de l'UQAM pour l'accueil chaleureux, qu'il lui a réservé lors de son séjour.

¹ L'auteur peut être rejoint par courriel aux adresses suivantes : Pascal.Bouchez@wanadoo.fr ou pascal.bouchez@orange.fr

LE VIRTUEL : LE TOURNANT D'UN CHEMIN QUI NE MÈNE NULLE PART ?²

I. Introduction

Quel avenir peut-on prédire à la philosophie dans une société et une culture principalement façonnées et accaparées par l'exploit technique ?

Aussi étonnant que cela puisse paraître, un avenir logiquement prometteur, du fait d'une raison d'être, d'une motivation première, d'un objectif principal, consistant à s'interroger sur le sens à donner à chaque existence, en vue d'un accord avec le sens universel de l'existence, autrement dit la vérité. Car en référence à cette disposition, à cette démarche, technique et philosophie se trouvent à la fois réunies et confondues. La philosophie étant en-soi une technique, un outil méthodique de découverte de la vérité, qui, comme tel, ne saurait faire l'économie d'un travail d'investigation en direction de la technique, et plus encore de la technique moderne : manifestation dominante et régisseuse d'une existence, dont il faut, en référence au souci de compréhension du monde, sous-jacent au principe d'efficacité technique, évaluer le degré de vérité.

Soit un faisceau de paramètres convergents, qui autorise à affirmer que technique et philosophie non seulement se côtoient, mais se complètent, se confondent et, au bout du compte, partagent une essence commune, qui contribue à une compréhension particulière et unique de la technique par la philosophie.

II. Technique et philosophie : Une essence commune

Parenté qu'évoquait déjà Martin Heidegger dans *La question de la technique*³, lorsqu'il soulignait que l'essence de la technique n'est en rien technique, mais métaphysique. Suggérant, qu'en dépit des apparences, la raison d'être de la technique et de ses manifestations ne réside pas dans leur potentiel purement technique, mais dans une dimension métaphysique, qui, tel que nous le laissons entendre à l'instant, l'apparenterait à la philosophie.

La question étant, dès lors, de savoir quel comportement fondamental la technique partage avec la métaphysique, et ce faisant avec la philosophie.

² Conférence de valorisation des recherches, LANCI, Université du Québec à Montréal, 15 octobre 2002.

³ Heidegger, M. (1958b).

Ce à quoi répondent les similitudes présentement établies, et en vertu desquelles technique et philosophie apparaissent comme deux activités de découverte – l'une de la vérité, l'autre du monde matériel, dont elle procède et sur lequel elle agit – d'essence métaphysique.

La dimension métaphysique de la découverte provenant de l'obstination à penser que la vérité se cache derrière l'apparence trompeuse d'un monde phénoménal, qu'il nous faut impérativement surmonter et/ou ouvrir pour l'obliger à nous livrer la vérité qu'il renferme, qu'il recouvre.

Tendance instaurée et illustrée par la philosophie platonicienne et post-platonicienne, gouvernée par l'idée d'un monde sensible trompeur, source d'erreur, duquel se trouve exclue la vérité propre à l'intelligible, dont l'accès reste soumis à la condition exclusive d'une attitude « méta-physique ». C'est à dire, au sens premier du terme, « sur-naturelle » au point de nous élever au-dessus du monde sensible et de nous faire enfin entrevoir la vérité.

III. Ratiocratie⁴ de l'être du ressentiment et « ar-raisonnement »

De là à parler d'une attitude de domination et de maîtrise du monde, il n'y a qu'un pas que nous estimons pouvoir et devoir franchir, en affirmant que l'homme intellectualise dans l'un et l'autre cas une volonté de puissance commune à tous les êtres, mais dont le siège se situe, pour ce qui le concerne, dans une raison sublimée par compensation nécessaire d'un physique désavantageux.

Ce qui revient à dire, que sa relation au monde se trouve placée sous le double signe du rejet et de l'attrait dominateur pour le monde physique, envers lequel le *Technanthropé*⁵ nourrit un sentiment de rancœur et de revanche, motivé par l'idée inconsciente d'avoir été oublié d'une nature, qui ne lui a accordé aucun moyen physique de dominer d'emblée le combat fratricide opposant l'ensemble des êtres. Faisant de lui, selon Nietzsche, à qui nous empruntons le concept de *volonté de puissance*⁶, un être du ressentiment, dont la revanche déloyale consiste en la proclamation arbitraire de la raison – propriété exclusive de l'humanité – comme siège de la vérité. Manœuvre habile, qui possède l'avantage de conférer à chacune des productions humaines une autorité absolue, de droit divin, dont la finalité fut, coïncidence troublante, clairement

⁴ Pascal Bouchez, *Origines, ambitions et égarements méta-physiques de la Technique*, Presses Universitaires du Septentrion, 1999, <http://www.septentrion.com/>

⁵ *Ibid.*

⁶ Nietzsche, F. (1935).

énoncée par Descartes, père fondateur de l'esprit techno-scientifique et du rationalisme : « devenir comme maître et possesseur de la nature »⁷.

Programme conquérant, qui après que Nietzsche ait stigmatisé le nihilisme moderne en une célèbre formule, qu'on ne peut s'empêcher de vouloir compléter afin d'obtenir non pas « Dieu est mort »⁸, mais « Dieu est mort, vive la technique », fera dire à Heidegger, que cette technique moderne consiste en un « arraisonement de la nature »⁹. Soulignant ainsi par l'emploi d'un terme de flibuste, que le propre de l'homme, du *dasein* en tant que *technanthrope*, est de partir à l'abordage du monde, armé de sa seule raison, afin de sommer la nature de se soumettre à sa loi¹⁰, de « rendre raison » de ses actes ou de disparaître.

IV. Volonté de puissance et être pour la mort

Le rapprochement opéré par nos soins entre Nietzsche, prophète de l'avenir promis à la modernité, et Heidegger, penseur majeur de la technique post-atomique, n'est bien entendu nullement fortuit et mérite d'être prolongé. La *volonté de puissance* pouvant et devant être, du point de vue de la compréhension de la technique, associée à l'angoisse¹¹ heideggerienne.

Car si la technique est essentiellement *volonté de puissance*, c'est en effet en réponse à l'expression inauthentique de l'angoisse éprouvée par l'homme en tant qu'être pour la mort. C'est à dire en tant qu'être, dont l'existence est vécue dans la perspective d'une projection permanente vers l'horizon de sa mort.

Au-delà et peut-être en de ça de la dimension pratique que nous lui reconnaissons d'emblée, la technique est ainsi, selon cette conception, développée dans l'espoir chimérique de transcender l'incontournable finitude de l'individu, dont la manifestation peut être locale, lorsqu'il s'agit de l'espace et du temps existentiel à réduire ou élargir, ou absolue dans le cas de la mort.

Ce qui équivaut à considérer la technique, comme l'expression d'une volonté d'accroissement de puissance ponctuel et général, susceptible de nous conférer le sentiment d'exister quantitativement plus qu'aucuns d'entre nous ne pourra en réalité jamais exister. En d'autres termes, comme une fuite en avant, qui inscrit cette technique dans un mouvement absurde puisque sans fin, en vertu duquel la *volonté de puissance* en vient à se transformer en

⁷ Descartes, R. (1973).

⁸ Nietzsche, F. (1936).

⁹ *Ibid.*

¹⁰ Heidegger, M. (1962).

¹¹ Heidegger, M. (1986). *Etre et Temps*. Paris : Gallimard

volonté de sa propre volonté. Incitant à s'interroger sur la destination de ce mouvement effréné, de cette de surenchère schizophrène, dans lequel certains pourront être tentés de voir le signe d'un début d'autonomie pour une technique qui désormais paraît décider du rythme et des orientations de son développement, au point de faire de l'homme non plus un décideur mais une pièce à peine maîtresse du registre exécutif.

V. Le tournant

Ce à quoi Heidegger répond, contre toute attente, qu'elle n'est pas vouée à cheminement rectiligne et infini, mais orientée vers un « tournant »¹² correspondant à l'endroit, au moment particulier et unique, depuis lequel l'humanité, subitement consciente de l'absurdité de ce mouvement autonome et incontrôlé auquel la voue le destin technique, se trouvera enfin disposée à poser la question occultée depuis toujours par la métaphysique puis la technoscience : « Pourquoi y a-t-il l'étant et non pas plutôt rien? »¹³ Comment se fait-il qu'il y ait quelque chose, toute chose plutôt que rien?

Annoncé en 1954¹⁴, ce tournant, à partir duquel nous sommes appelés¹⁵ à retrouver le mystère de l'être, que la métaphysique puis la technique nous ont fait perdre de vue, jusqu'à nous le rendre subitement évident, est aujourd'hui sur le point de s'amorcer. Tel que le confirme l'engouement pour de nouvelles formes de spiritualités axées sur un repositionnement fraternel de l'homme à l'égard de son environnement (new-age, bouddhisme, etc.) ou, de manière plus pragmatique, pour l'écologie, qu'il faut, dans l'un et l'autre cas, percevoir comme les signes avant-coureurs de l'émergence encore maladroite d'une recherche de valeurs autres que celles de l'idéal de puissance et de domination techniques. Sa maladresse s'exprimant au travers de programmes soumis à une appréciation de l'existence, où l'évidence continue à prendre le pas sur le mystère ontologique, et ne contribuant donc pas à une véritable refonte de l'activité humaine par rapport à ce qu'implique le fait d'être, d'être au monde, voire d'être au monde en tant qu'homme, mais par rapport à un simple souci de confort et de bien être, prisonnier, quoiqu'ils s'en défendent – notamment dans le cas de l'écologie – d'un idéal de consommation du monde.

¹² Heidegger, M. (1958b).

¹³ Heidegger, M. (1967)

¹⁴ Heidegger, M. (1958b).

¹⁵ *ibid.*

VI. L'impulsion informatique

Errances, dont nous considérons justement pouvoir nous prémunir par la pratique de la philosophie de la technique et plus encore de la philosophie de la cybernétique, dans laquelle Heidegger disait voir, en 1966, lors d'une interview accordée au journal *Der Spiegel*, le facteur déclencheur d'un refus de l'évidence confortable au profit du souci de l'être. La cybernétique, et plus précisément encore l'informatique, nous donnant à voir une technique dont le mode d'être sort ouvertement du cadre strictement instrumental et utilitaire pour affirmer enfin des prétentions ontogénétiques et métaphysiques. En d'autres termes, une technique, qui génère, côtoie et héberge une nouvelle forme d'existence, nommée communément « virtuelle », et qui, bien que baignant aujourd'hui encore dans l'évidence aveuglante, commune à toute technique, doit être en tant que telle, entrevue comme le facteur déclencheur d'une pensée inédite de l'être et du réel à partir de questions simples et néanmoins fondamentales, qui porteront tour à tour sur l'essence du réel et du virtuel ; sur leur opposition éventuelle en tant que niveaux ontiques différents ; sur l'*étance* spécifique ou non du virtuel; sur les conséquences possibles d'un recours régulier ou systématiques au virtuel dans notre relation au réel.

RÊVE, LANGAGE, RITUELS ET MÉGA-MACHINE : PRÉMISSSES ET FONDEMENTS DE LA TECHNIQUE

I. Introduction

Une interprétation de la technique et de ses conséquences ne peut prétendre s'affranchir d'un aspect résolument descriptif, si la pensée qui l'organise et l'anime refuse de quitter l'aspect instrumental pour pénétrer dans le territoire des motivations et des origines inconscientes, oniriques ou intellectuelles qui la sous-tendent. Car, c'est au travers de la relation et de la conformation à cet univers caractéristique de l'humanité, que la construction semble en effet cesser d'être naturelle pour devenir artificielle. La technique ne pouvant, de fait, espérer découvrir son identité spécifique dans le seul aspect matériel de la construction¹⁶, mais dans les recoins incertains et ténébreux de sa volonté, de ses motivations et de ses rêves ; bref dans l'intention qui précède et détermine toute fabrication.

L'émergence instrumentale de la technique, ainsi que les transformations ou modifications qu'elle suscita ou engendre encore du point de vue naturel ne doivent être, autrement dit, appréciées que comme la seconde étape d'un long et perpétuel cheminement de l'homme vers ses rêves et envies de refonte existentielle.

II. Les tourments de psyché

L'idée, selon laquelle l'homme s'est défini en tant que tel à compter de la période où il s'imposa comme *homo faber*, semble pourtant généralement acquise et acceptée. Et ce sans que nous ne cherchions à connaître ce qui régissait, organisait, encourageait ou freinait ses tendances conceptrices.

Une simple pause dans la réflexion suffirait pourtant à faire remarquer que l'outil, quelqu'il soit, nécessite, quant à sa conception, la préexistence d'un objectif, d'une aspiration, qui le gratifie d'un sens et l'arrache au hasard ou à l'absurde.

¹⁶ Appréhendée d'un point de vue matériel, la fabrication technique ne peut guère, indépendamment de sa diversité et sa complexité, prétendre se démarquer d'activités constructives naturelles, telles que celle observées chez les oiseaux nidificateurs, les abeilles, les castors ou tout autre espèce d'animal bâtisseur.

Sur la base de cette remarque, frappée au coin du bon sens sinon à celui de l'évidence, il paraît ainsi souhaitable de poser l'esprit comme fondement premier de la technique. Non sans veiller, toutefois, à ne jamais le confondre avec le cerveau, dont il n'est qu'une manifestation particulière et spécifique. L'assimilation de l'expression technique à l'élaboration cérébrale courante et commune à bien des espèces animales revenant en effet à la considérer comme expression naturelle et instinctive, paradoxalement opposée à la nature, quand la rattacher à l'esprit – expression typique et cependant nullement élitiste du cerveau humain – permet au contraire d'en affirmer la particularité et la distinction essentielle.

Partant de là, cerner les motivations occultes de la technique implique d'établir ce qui définit et distingue l'esprit du simple organe qui l'abrite.

Condition et manifestation du caractère *projectif*¹⁷ de l'individu, il correspond à cette tendance irrépressible de l'homme à se déployer hors de lui-même, à *s'ex-primer*. Il s'impose comme la faculté et la capacité de celui-ci à venir se fixer sur l'altérité et, par conséquent, à *ex-sister*¹⁸ au-delà de son être spatialement et temporellement limité.

Siège de l'imaginaire, l'esprit est tout à la fois la condition et la possibilité d'un anti-destin, dont le langage onirique et symbolique assurent le caractère transcendant. Pourvu d'un esprit, dont il use en toute conscience, l'homme peut en effet se projeter intellectuellement, se fixer puis se maintenir matériellement au-delà d'une vie, qui, réduite à son expression naturelle et instinctive, s'apparente à une condamnation, à un emprisonnement au sein d'un présent permanent, doté d'une extension limitée. La transcendance s'étendant, pour finir, à l'espace dans lequel s'enclasse cette routine temporelle.

L'esprit s'impose ainsi comme le premier véhicule *auto-mobile*, dans lequel l'individu prend place pour échapper à l'espace réduit et attractif auquel l'attachent ses seules capacités physiques. Par son usage, il s'arrache au statut de créateur pour connaître le pouvoir d'autodétermination et d'autonomie ordinairement réservé au Créateur.

Commence alors la quête démiurgique et *méta-physique* qui motive et anime la technique moderne.

Matérialisation des représentations spirituelles qui les précèdent nécessairement, les réalisations artificielles répondent, en d'autres termes, à des aspirations bien moins primaires que ne le sont les simples besoins vitaux, au sein desquels se trouve généralement située leur

¹⁷ Il y a dans le projet un caractère intentionnel et dynamique, qui transparait dans le terme latin « projicere » : « pro » (devant), « jicere » du verbe jacere (jeter, placer).

¹⁸ Tout comme « projeter », le fait d'« exister » porte en lui une dimension dynamique. « Exister », c'est « se placer, se poser, se maintenir » (*sistere*) « en dehors de » (*ex*).

justification. Au-delà de leur rôle utilitaire et indispensable se profile une réponse aux tendances superflues du rêve.

Faire de la fiction le ferment premier de l'aspiration et de l'activité techniques pourra, il est vrai, paraître étrange et pour le moins contradictoire de la part d'une réflexion soucieuse et désireuse de présenter cette dernière comme une manifestation typiquement humaine. De fait, l'observation attentive d'animaux, dont la physiologie et le comportement s'approchent de ceux contribuant à définir l'homme, suffit à nous apprendre qu'il n'est en rien le détenteur d'un monopole onirique.

De prime abord juste et judicieuse, cette remarque n'en est pourtant pas moins désuète dès lors que l'on considère la nature du rêve. L'activité onirique humaine possède en effet la particularité de se prolonger et de s'étendre au-delà de l'espace-temps accordé au sommeil. Un rêve peut ainsi venir nous ravir ou nous hanter au cœur même d'une activité diurne et consciente. Il peut s'y superposer et, mieux encore, s'y ressourcer, parfois même s'y manifester sous la forme d'un songe, d'une évasion imaginaire.

Nourri par la réalité lorsqu'il s'agit de désamorcer les tensions suscitées par la frustration ou la censure, il peut aussi imposer à cette même réalité une omniprésence prégnante en inversant le mouvement d'interpénétration morphique. En témoignent l'influence réciproque des rêves et des fantasmes, ainsi que l'évasion abstractive, qui peut, suivant que l'on se place dans le cas d'une rêverie tendant vers la distraction ou dans celui d'une activité artistique, être subie ou suscitée.

Pourquoi dès lors ne pas concevoir que l'invasion permanente du rêve au sein du réel ait pu jouer un rôle essentiel vis à vis de toute forme de création humaine, y compris et surtout utilitaire?

Capable de faire cohabiter dans une simultanéité spirituelle les faits réels et les promesses du rêve, l'homme aurait en effet permis, dans cette perspective, à la fabrication naturelle d'acquérir un caractère technique, nourri par la frustration consécutive au décalage comparatif intervenant entre l'univers illimité des possibilités fantasmatiques et la restriction des dispositions naturelles. Attentif ou simplement intrigué par ses aventures oniriques, il y aurait trouvé une source plus ou moins manifeste d'inspiration, ainsi que l'évocation d'une existence potentielle, dont l'aspect malléable, pluriformel et débridé tranchait radicalement avec le caractère exclusif et figé de la quotidienneté. L'éveil à l'univers du rêve lui aurait en somme permis d'effectuer le premier pas *méta-physique* conduisant à l'avènement de la technique.

Cette théorie revient en somme à affirmer que la première réalisation technique, pouvant être appréciée comme maîtrise de la nature, eut pour support et objet sa propre origine : L'homme.

Car si le rêve et l'envie qu'il fomentent encouragent une opposition *méta-physique*, une maîtrise, une canalisation et un tri oniriques préalables paraissent en effet nécessaires. La distanciation et la différenciation, qui en découlent et distinguent sans équivoque la sphère physique de la réalité propre à l'univers *méta-physique*, permettant au sujet d'éprouver l'insatisfaction d'une expérience appréhendée et vécue sur le mode de l'intimité inaboutie, puisque furtive et insaisissable, donc indisponible et inmaîtrisable.

III. Rites, cérémonies et technique

Cette conception est en cela corroborée et complétée par les propos de Lewis Mumford¹⁹, pour qui les attitudes corporelles et danses rituelles des primitifs contemporains ou des époques les plus reculées de notre histoire succéderaient à cette phase onirique tout en précédant l'expression technique. Rien, du point de vue de leurs principes fondateurs, ne les différencierait? Seules varieraient les manifestations. Et ce pour la simple raison que l'homme fut et demeure aujourd'hui encore le récepteur-émetteur d'une *ex-expression* naturelle, d'un appel destinal, d'un « envoi » dirait Heidegger²⁰, l'incitant de manière paradoxale à se détacher de la nature.

L'évocation de la relation et du prolongement existant entre le rêve et le comportement rituel paraît d'autant plus intéressant du point de vue de la détermination d'une filiation entre ce rêve et la technique, que l'univers cérémonial nous confronte à des manifestations répétitives, dont la motivation et les conséquences émotionnelles tendent à démontrer une relative similitude quant à une volonté d'aménagement existentiel défendu et assuré par le comportement rationalisant de la techno-science. Motivées par des expériences inconscientes ou semi-conscientes, dont elles permettraient l'évocation, ces cérémonies mettent en effet en place, par le respect d'une stricte régularité, un univers jalonné de repères humains contribuant à rendre familier un monde ordinairement insensé et angoissant.

D'aucun estimeront sans doute paradoxal et contradictoire le fait de vouloir présenter les repères et leur immuabilité, pour ne pas dire leur invariable constance, comme origine et particularité d'un comportement technique, ordinairement associé au mouvement ininterrompu du progrès. Réaction qui équivaut, au final, à commettre l'erreur de s'en tenir aux apparences d'incompatibilité et d'autonomie, derrière lesquelles cohabitent en réalité deux démarches, qui, bien que distinctes, n'en sont pas moins concomitantes et associées. La création, la proclamation

¹⁹ Mumford, L. (1973).

²⁰ Heidegger, M. (1958b).

et l'observance d'une régularité au sein de l'appréciation existentielle étant un moyen, pour l'humanité, d'établir un fondement stable, prévisible et dispensateur de la confiance nécessaire à toute découverte ; un fond sécurisant, un refuge, un havre potentiel autour duquel surgissent, se détachent et s'organisent les projets puis les actions participant au mouvement du progrès. Sans parler, bien évidemment, de la capacité du rituel à alimenter, à exacerber et à préciser les attentes oniriques à partir desquelles se développe la technique. Mission à laquelle prend également part le langage et son usage narratif.

IV. Langage et technique

En puisant à la source du symbolisme – premiers recours disponible pour se soulager d'une tension psychique provoquée par la pensée soucieuse de s'extérioriser – le langage perpétue et étoffe en effet la fonction de la démarche rituelle. Il s'emploie ainsi à fissurer l'insurmontable enceinte séparant l'intériorité subjective de l'extériorité objective, afin que le flot trop longtemps endigué et si douloureusement réprimé des impressions, des émotions et des rêves puisse s'infiltrer, s'écouler et enfin submerger le monde. Le physique côtoie dès lors au quotidien le *méta-physique* formel et intentionnel, également présent au sein de la technique.

Peut-on pour autant établir, au-delà de leurs caractères exclusivement humains, une similitude entre la démarche rituelle ou linguistique et la technique moderne?

Les apparences contribuent, une fois encore, à nous en dissuader. La relégation des caractéristiques phénoménales au profit d'une appréciation essentielle permet pourtant d'y déceler une motivation commune, dont l'omniprésence, tant historique que pluridisciplinaire, évoque aussi bien un besoin de diversification opposé à l'idée d'une spécialisation aussi sélective qu'évolutive²¹, qu'une tendance irrépressible et permanente du sujet. Tout comme l'expression rituelle et la réalisation technique, qui respectivement le précède et lui succède, le langage s'impose comme un moyen par lequel l'homme concrétise et réalise la volonté *distanciative* éprouvée par le sujet onirique. Il manifeste, précise et foment, grâce à lui, ses velléités de fuite hors du cadre, à son goût, trop étroit de la nature.

Cette évasion ne correspond pour autant qu'à un éloignement passager et tactique préparant son retour simultané sous l'aspect d'un sujet hétérogène, allogène et conquérant. Jadis

²¹ Contrairement à ce que semble suggérer Lewis Mumford, le rituel et le langage ne se contentent pas de préparer l'avènement de la technique. Ils le précèdent au sein d'un même cadre. La preuve en est qu'ils coexistent au sein de notre culture. L'un n'est pas nécessairement abandonné au profit de l'autre.

responsable exclusif de sa définition, le monde phénoménal doit en effet désormais *co-ex-sister* avec l'univers illimité, malléable et interactif de ses mots, de ses récits, de ses comportements symboliques et, au-delà, de ses rêves. Quoiqu'à ce stade formellement intacte et inaltérée, la nature ne peut donc déjà plus être considérée comme l'unicité jouissant d'une autonomie parfaite. Une duplicité l'ayant supplantée à l'occasion de l'émergence de cette capacité expressive du sujet, qui, conscient de son *op-position*²² à l'égard des autres manifestations mondaines, les fige dans un ensemble de vocables *é-vocateurs*²³, censés répondre à l'exigence inconsciente, également à l'œuvre dans les représentations gestuelles du rituel ou les réalisations artificielles : faire du monde, de la nature, un *ob-jet*²⁴ côtoyé, saisi, manipulé, transformé jusqu'à l'obtention d'un domaine résolument dévoué, dont la traduction interprétative ou *identificatrice* aura supprimé les zones d'ombre angoissantes.

Notons enfin que cette intentionnalité *pro-jective* de l'individu au sein du monde se manifeste sous deux aspects pouvant être, eux aussi, attribués au comportement techno-scientifique. Le fait de créditer le monde de telle ou telle propriété s'impose ainsi comme la conséquence d'une démarche à la fois soustractive et restitutive à l'égard d'un univers *télé-visé*, dont la seconde aliénation correspond à une mise en situation. Qu'il soit, autrement dit, investi par le langage ou la technique, le monde devient tour à tour, et le plus souvent de manière simultanée, l'objet d'un accaparement *conceptualisateur*, dont la phase restitutive s'accompagne d'une localisation spatio-temporelle l'invitant à exister d'après le sujet et le projet dans lequel ce dernier est amené à s'inscrire. Nous assistons, en résumé, à un double détournement de l'environnement existentiel, qui, non content de perdre son autonomie représentative²⁵, doit en outre endosser et assumer la disponibilité objectale de l'ustensile.

Vecteur de l'idée, du sentiment et du rêve, le langage semble donc, pour conclure, pouvoir être considéré, à l'instar de la technique, comme une *ex-tension*, une *trans-formation* de l'individu aspirant à une nouvelle image de son identité et de l'environnement chargé de son façonnement. Il peut, en d'autres termes, être apprécié comme la version intellectuelle et *intellectualisée* d'un

²² Du latin « *opponere* » (placer devant, en face, opposer) : *op* (devant), *ponere* (mettre, mettre à l'écart). Il y a *op-position* entre la nature et l'homme, dans la mesure où il y a de la part de ce dernier formulation d'une distinction, d'un décalage ; adoption d'un retrait positionnel et existentiel vis à vis du monde.

²³ Du latin « *evocare* » : *e* (à partir de...), *vocare* (appeler) Il y a *é-vocation* parcequ'il y a *op-position*. L'homme *é-voque* le monde, la nature du fait de sa position de retrait. Il interpelle la nature. Il la hèle depuis son intériorité.

²⁴ Du latin *objacere* (être étendu devant, auprès de) : *ob* (devant), *jacere* (être placé, être oublié) Comme dans le cas des deux termes précédents, il s'agit de traduire la position distante et résolument extérieure au monde, adoptée par un sujet peu à peu privé de l'intimité qui lui évitait l'oubli du monde en tant que monde.

²⁵ Ce terme ne doit pas être compris au sens ordinaire, que lui confère habituellement la langue française, mais au sens originel du latin *repraesentare* (rendre présent, mettre sous les yeux) ; sens proche de celui attribué au vocable « *ex-sister* » (faire sortir de...).

ensemble de modifications différentielles, visant à refuser et à transcender, par le choix d'une identité *sur-naturelle*, l'imposition d'un corps et d'une existence naturels.

Ce qui conduit à penser que le déficit technique, consistant en un affranchissement vis à vis de la nature, trouve également l'une de ses premières versions dans le registre *pré-rationnel* des tatouages, des scarifications ou autres greffes corporelles, chargés chez les primitifs et ceux qui perpétuent ces pratiques de répondre symboliquement au besoin d'étoffer, au prix parfois paradoxal du sacrifice et de la mutilation, une nature jugée beaucoup trop limitée.

V. Rouages et dieux humains

De fait, c'est ce même sens du sacrifice, de l'épreuve dévouée, autant subie que souhaitée, qui peut contribuer et contribua en son temps à l'apparition d'une organisation technique, dont la nature symbolique et partiellement matérielle semble *a priori* étrangère à l'idée résolument mécanique que l'on se fait aujourd'hui de la technique.

Renvoyant à une organisation sociale, économique et politique, sous-tendue par un ensemble de croyances idéologico-religieuses nommé « mégamachine »²⁶, ce phénomène arbore ou annonce pourtant toutes les caractéristiques manifestes, mais surtout occultes, de la technique moderne et mécanique.

Manifestation devancière, annonciatrice et préparatoire, elle doit en effet, en référence à sa volonté d'accomplissement *méta-physique* et aux conditions existentielles requises puis développées à cet effet, être associée à l'ensemble des origines masquées, responsables de l'avènement technologique. Et ce, en dépit, nous l'avons dit, d'une nature partiellement et sommairement mécanique, qui, de l'avis même de Lewis Mumford, ne s'oppose en rien à son assimilation à la catégorie des machines, dont les principales caractéristiques ont trait à l'organisation d'éléments distincts entretenant entre eux une relation cohérente, souhaitée et supervisée par un sujet humain. Essentiellement constituée par une concentration démesurée d'individus, mis à la disposition d'un projet empreint d'une dimension magico-religieuse, cette *méga-machine* démontre de fait une organisation capable, sous l'impulsion et la fêrule d'un chef ou d'un roi recourant à la force et/ou à la magie, de faire marcher vers un même but commun, légitime ou fallacieux, s'incarnant dans un réalisation matérielle, périlleuse et éprouvante, un ensemble d'individualités par ailleurs indépendantes.

²⁶ Mumford, L. (1973). Vol.1, p. 252.

C'est en ce point précis que réside le caractère onirique et symbolique, et quoiqu'il en soit *méta-physique*, décelable, selon nous, au coeur de toute manifestation technique.

De fait, si l'on tient compte de l'investigation menée par Lewis Mumford pour la découverte de la motivation originelle d'une construction, telle que la grande pyramide de Gizeh, force est de constater que seuls les objectifs *sur-naturels* peuvent être en mesure de susciter et d'expliquer – au-delà de toute contrainte physique – l'acceptation collective d'un tel sacrifice, d'une telle débauche d'énergie et d'imagination, ainsi qu'un tel souci d'organisation et d'efficacité. Envisagée comme l'une des premières prouesses techniques, la pyramide cesse alors d'apparaître comme un simple tombeau démesuré et devient, pour le représentant de toute une communauté, le vecteur conditionnel d'un passage vers l'éternité divine. Elle représente l'espoir suprême, quoique symbolique et limité, de voir l'humanité, incarnée en un individu exceptionnel, échapper au règne limité et limitatif de la nature pour atteindre un domaine *sur-naturel*.

Aussi insensée puisse-t-elle paraître, une telle explication n'est en réalité guère plus irrationnelle que la construction quasi manuelle d'un édifice accusant deux cent trente mètres carrés de base, cent quarante sept mètres de haut, et dont l'une des dalles pèse à elle seule cinquante tonnes. La déraison aveugle appartient en fait à ceux qui prétendent expliquer la réussite d'une entreprise aussi colossale qu'absurde et quotidiennement stérile par une unique référence à l'organisation extrême, capable de transformer en « machine » la main-d'oeuvre employée et attelée à sa tâche.

L'obéissance et la soumission décrites dans *Le Mythe de la Machine* furent indispensables mais non suffisantes. Une organisation humaine aussi précise que régulière ne saurait en effet atteindre l'efficacité productive d'une machine, sans que soient supprimés l'hésitation et le doute qui fleurissent invariablement chez l'incrédule, le désespéré, ou chez toute autre personne privée de l'appui solide et réconfortant d'une certitude en un avenir prometteur et serein ; sentiment d'espérance qu'il fallut certainement éveiller ou entretenir, et dont l'illustration contemporaine correspond au concept inepte et fourre-tout de progrès, pour lequel l'humanité semble prête à accepter, une fois encore, tous les sacrifices. Rêve enchâssé au cœur d'un inaccessible mirage, son pouvoir de stimulation résidait dans le sentiment d'identification nourri par le simple sujet à l'égard du roi divin, appelé à transcender les limites naturelles de l'espace et du temps. En travaillant, en se sacrifiant pour une minorité, l'individu, employé comme machine, ne cherchait qu'à réaliser son propre rêve par procuration. Le roi déifié n'était que le témoin illusoire, présent et particulier d'une généralité future, au sein de laquelle chacun entendait s'inscrire. Toujours d'actualité à notre époque, l'idée, déjà inconsciente et inavouée, consistait au fond à penser que la

matérialisation d'un rêve, fut-elle unique et ponctuelle, prouvait sa capacité à se réaliser et laissait dès lors augurer sa reproduction extensive.

La *mégamachine*, aujourd'hui remplacée par des défis techniques tels que la conquête spatiale ou plus particulièrement l'épopée lunaire, dissimulait donc ses scandaleuses démesures et « futilités » existentielles sous l'espoir d'une double projection onirique, successivement dirigée vers son accomplissement puis sa promesse d'extension *méta-physique*.

Comme précédemment suggéré, un tel système, une telle organisation ne saurait bien évidemment fonder son efficacité et sa cohérence, indépendamment de la foi ou de l'engouement qu'elle est en mesure d'inspirer. Que le doute ou la lassitude d'une attente prolongée et stérile s'installe, et l'espoir inébranlable de voir le rêve se réaliser s'effondre ; entraînant dans sa chute le système censé le servir.

D'aucuns considéreront dès lors, que la principale fragilité de cette organisation *para-technique* réside dans sa nature non mécanique. Arguant ainsi du fait que sa faiblesse résulterait avant tout d'une ascendance de la subjectivité sur l'objectivité ; situation supposée improbable au sein d'une technique progressivement et fonctionnellement affranchie de l'intervention humaine.

Appréciation qui témoigne en vérité d'un manque singulier de discernement. Le remplacement croissant de l'homme par la machine ne faisant que modifier l'apparence et la performance du système, non son essence, sa raison, sa justification, en d'autres termes la recherche d'une correspondance du rêve, de l'attente, de l'espoir *méta-physique* avec sa réalisation artificielle.

En conséquence de quoi, cette distinction entre l'apparence et l'essence de la technique constitue à nos yeux la première étape vers la compréhension réelle de la technique et de l'attitude existentielle, censée lui être appropriée. Toute pensée, qui, répétons-le, la réduit à son apparence, et plus encore à ses seules manifestations mécaniques, se rendant quant à elle coupable d'une appréciation tronquée, d'après laquelle la technique peut prétendre s'imposer en tant que phénomène fondamentalement et définitivement indépendant, sur lequel l'influence humaine se montre nulle ou totalement inopérante.

Ce qui revient à dire qu'en semblant nous perdre dans le dédale d'une psyché, dont les influences et les manifestations peuvent paraître hors de propos d'une réflexion portant sur le statut et l'influence de la technique au sein de la nature et du monde, nous nous attachons en réalité à mettre en lumière l'omniprésence comportementale d'une tendance, d'une aspiration, dont l'origine *méta-physique* ne s'oppose nullement à son rôle de fondation, de stimulation première, offerte au phénomène technique, devenu dès lors un support *ex-pressif* parmi tant

d'autres. Car, tel que cela a été souligné, la technique, et plus encore son comportement à l'égard de la nature, ne peuvent espérer être réellement compris et résolus par le *mécanologue*²⁷, ou tout autre individu soucieux de la question, tant que persistera une pensée rigoureusement axée sur le caractère utilitaire du phénomène. Le succès d'une telle entreprise dépendant bien au contraire des efforts déployés pour cerner la volonté princeps et masquée de toute activité, de tout comportement humain : l'obstination consciente ou inconsciente, rationnelle ou non, à replacer le monde par rapport au sujet, au sein d'un cadre cognitif ou, plus largement spirituel, qui lui soit propre et le rende familier.

²⁷ Gilbert Simondon, G. (1989), p.13.

ORIGINES ONIRIQUES ET VOLONTÉ DE PUISSANCE DE LA TECHNIQUE

I. Introduction

Si l'idée d'une origine et d'une influence irrationnelles de la technique indispose notre époque au point d'en compromettre la crédibilité, sans doute le doit-on à la rationalité exacerbée de cette même époque, comme à la rigueur analytique qui la caractérise. L'audace, pour ne pas dire l'impudence idéologique, de cette conception revient en effet à défier la raison par la conversion de sa suprématie intellectuelle et culturelle en subordination onirique. Il s'agit en somme, pour reprendre les termes de Jean Brun, de soumettre à la raison ce qui lui paraît encore difficile à admettre, à savoir « qu'elle est fille prométhéenne du rêve et qu'elle provient de ce à quoi elle veut s'opposer. »²⁸

Prétendre imposer la technique et ses manifestations, comme l'expression d'un simple rêve de puissance prométhéenne, en fonction duquel l'homme se présenterait en rival des dieux par la contrainte et la soumission de la nature, s'avère en effet insolite et inacceptable. La grande majorité des activités humaines voyant leur logique rationnelle, élevée au rang de légitimité universelle, perdre son autorité et sa dimension originelle au profit d'un univers flou de caprices désordonnés et illogiques, dont la prise en compte modifie l'appréciation du phénomène technique.

Chaque comportement, choix ou agissement technique perd ainsi le bénéfice du caractère nécessaire, que lui confère ordinairement la rigueur rationnelle, lorsqu'elle s'impose comme monopole de décision et d'appréciation. Toujours élaborée à la lumière de la raison, qui en assure le succès fonctionnel, la technique se trouve par conséquent soupçonnée de poursuivre des objectifs, dont la nécessité cesse d'être absolue pour devenir relative, voire douteuse. Redevenue l'expression profonde d'un sujet, qui n'est plus l'interprète soumis d'une raison transcendante mais son usager, celle-ci perd, pour finir, son immunité et son autonomie parfaites vis à vis d'autres dimensions ou préoccupations humaines, au contact desquelles sa quête intransigeante d'efficacité acquiert un aspect parfois dérisoire.

Il importe donc, conformément à toutes ces raisons essentielles pour la compréhension de la technique et l'emploi éclairé que l'on peut légitimement en attendre, de définir l'ampleur de la

²⁸ Brun, J. (1992), p. 46.

collaboration existant entre les rêves et la raison, puis d'apprécier l'usage de cette dernière comme outil destiné à élaborer une organisation susceptible d'établir une relation concordante entre les tendances oniriques et les contraintes liées aux lois universelles de l'existence physique.

II. Ariane contre Dédale

En évoquant en d'autres lieux la volonté de transcendance, de fuite *méta-physique*, motivée par l'effervescence psychique et exprimée par une dimension occulte, dont le choix des supports expressifs s'étend des rêves à la technique moderne en passant par le symbolisme, le langage et les organisations bâtisseuses *pré-techniques*, nous soulignons la présence d'une constante au sein de cette variété expressive.

Représentée de manière avantageuse, rassurante ou gratifiante, mise en situation favorable pour le sujet, racontée, travaillée ou aménagée, la nature, considérée comme organisation intime ou comme simple milieu, y apparaissait ainsi sous la forme d'une étape, d'un état, ou d'une situation à dépasser par un affranchissement fondé, non sur le compromis d'une adaptation respectueuse, mais sur la suppression de ses entraves par une contrainte plus ou moins douce, plus ou moins réelle et matérielle.

Loin de s'interrompre avec l'abandon de ces modes d'expression *pré-rationnels*, cette tendance générale s'est trouvée inconsciemment reprise et perpétuée par la raison souveraine, dont on peut dire et déjà dire, en ne considérant provisoirement que l'apparence offerte par les conséquences de son emploi, qu'elle conduit à modifier progressivement les repères d'un milieu naturel, au sein duquel il ne s'agit plus de se fondre, mais qu'il faut au contraire humaniser sans discernement. L'individu purement rationnel, que nous sommes devenus et que nous côtoyons au quotidien, a ainsi définitivement cessé d'être au cœur d'un environnement potentiellement dispensateur de sens et d'informations, pour évoluer au sein d'un cadre²⁹ se contentant de nous restituer un message programmé et élaboré par nos propres soins³⁰.

Ce faisant notre problème consiste à savoir comment le sujet peut encore, dans ces conditions, prétendre être, rester, ou se mettre à l'écoute d'une nature rendue muette par la dictature du langage rationnel?

²⁹ Le terme « cadre » entend ici traduire la vision limitée, stricte et extrêmement définie, dans laquelle s'inscrit le monde *technanthropique*.

³⁰ « ...nous ne baignons plus dans le milieu : nous sommes parmi, nous ne sommes plus au milieu de, nous sommes simplement le point vers lequel convergent les lignes de perspectives d'un décor changeant qui n'est plus perçu ni senti comme un champ existentiel insufflant du vécu. » Brun, J. *Ibid.*, p. 51.

Déjà formulée par Heidegger en 1953³¹, cette question reste aujourd'hui encore le nœud du problème technique.

C'est pourquoi nous prétendons la conserver impérativement présente à notre esprit comme un repère lointain, par rapport auquel nous nous situons afin de ne pas divaguer. La question devant pour l'instant s'effacer derrière le bilan des conséquences directes et secondaires de la tendance *méta-physique*, définie comme constante des pratiques *pré-rationnelles* et rationnelles.

Insistons à cette occasion et en guise d'introduction à cet inventaire, sur l'attitude, selon nous, paradoxale de la l'activité technique, au sein de laquelle l'irrationnel, dont elle abhorre pourtant le caractère infondé, agit comme stimulateur de l'exploitation pratiquée à l'encontre d'une nature dépersonnalisée par l'humanisation réconfortante d'un monde mécanisé et répertorié pour la quiétude, la satisfaction et la gloire de l'homme. C'est en effet en ayant en permanence à l'esprit cette persistance active du rêve au sein des activités rationnelles et techniques, que nous serons en mesure de dépasser l'incompatibilité de leur quête ininterrompue et extensive avec le mobile limité, qui leurs est ordinairement prêté, dès lors que se trouve invoquée à leur sujet une simple réponse aux besoins de maîtrise utilitaire et surtout vitale.

Théorétique ou *poiétique*, chacune des entreprises techno-scientifiques appelées à être évoquées par nos soins s'inscrit ainsi, de manière systématique, dans la perspective d'aspirations *méta-physiques*, visant par leur *pro-jection* à rendre le monde conforme aux attentes suscitées par les représentations oniriques du sujet. La première étape majeure de cette *re-présentation* du monde étant à mettre à l'actif des mathématiques.

III. Mathémata : l'échine rationnelle d'Atlas

Responsable de l'objectivation du monde par une approche quantificatrice mettant fin à son aspect aléatoire et, ce faisant, totalement *immaitrisable*, la mathématisation de notre environnement ne put en réalité se produire qu'à partir du moment où le nombre eut lui-même subi la transformation imposée au monde et à sa conception.

Jadis rattachée par les pythagoriciens à un tout originel et signifiant, gratifié d'une identité achevée, opposée à toute modification capable de bouleverser son harmonie, la partie, dont le nombre constituait l'expression privilégiée, devint ainsi avec l'avènement de la pensée techno-scientifique une unité indépendante, additionnable à un ensemble aussi illimité qu'illimitable.

³¹ Heidegger, M. (1958b), p. 9-48

En conséquence de quoi, l'unité n'est plus désormais envisagée par rapport à un tout intransgressable, mais en fonction d'un ensemble potentiel et *ex-tensibile*. L'attention ne porte donc plus sur l'harmonie et l'accord mutuel des phénomènes, mais sur leur conformation au système unique d'appréciation et de conception humain. Ce qui revient encore à dire, que la nécessité et l'importance d'un être sont entièrement régies par sa conformité, spontanée ou provoquée, à l'égard du complexe référentiel directement ou *télé-métriquement*³² incarné par l'individu.

L'ancienne cosmologie, dans laquelle l'homme ne représentait finalement qu'un élément relatif et soumis au tout autonome et harmonieux, cède en résumé la place à une organisation anthropocentrique, en vertu de laquelle l'homme *ex-tensif* phagocyte, *in-gère*³³ le tout, dont il incarne désormais la qualité référentielle ; la nature et ses phénomènes se trouvant, pour leur part, réduits à un vaste champ d'investigation intromittive³⁴ que le sujet embrasse, *in-troduit*³⁵ mesure et répertorie, afin d'imposer la régularité apaisante, car familiarisante, des lois, qui, pour combler le tout, invitent à confondre le pourquoi avec le comment.

Jusqu'alors instables et insaisissables, puisqu'autonomes³⁶ ou simplement empreints d'une dimension occulte, capable de les soustraire à l'observation rationalisante et *edictive*, les phénomènes se voient, dans ces conditions, démythifiés et affublés d'une prévisibilité les rendant invariablement disponibles. Le temps cesse par exemple d'être le mouvement variable, relatif et inconstant de la conscience, pour devenir une unité de mesure³⁷.

Ainsi exclu de manifestations fondamentalement immatérielles, telles que la chute des corps ou le temps, respectivement mus en gravitation et temporalité, l'Esprit, l'Être, ou ce que nous pourrions nommer le « Mystère », l'est aussi d'une matière réduite à la qualité d'étendue. Définie de la sorte, celle qui détermine la majorité des phénomènes naturels est invitée à se décliner au

³² Néologisme destiné à traduire l'usage d'une appréciation humaine par système métrique interposé.

³³ En référence au latin *ingere* (porter, mettre) : *in* (dans) et *gere* (porter, diriger, administrer). Le tout est ainsi « in-géré » parce que le sujet se l'approprie, l'intériorise, le fait sien, le gère, l'administre en fonction ou à partir de cette intériorité.

³⁴ Du latin *intromittere* (faire entrer). L'investigation décrite est *intromittive* dans la mesure où, parallèlement à la projection de l'individu, se produit une intériorisation analytique de l'environnement extérieur au sujet.

³⁵ Référence au latin *introducere* (introduire, pr.& fig.) : *intro* (dans, à l'intérieur) et *ducere* (guider). Le technanthrope *in-troduit* la nature de plusieurs manières : il la pénètre, l'intériorise, la dirige, la guide et la façonne depuis sa propre intériorité.

³⁶ A comprendre ici, non pas au sens habituel et quelque peu émoussé d'un état libre, indépendant et affranchi, mais au sens grec : *αυτονομος* (*autonomos* : qui régit par ses propres lois).

³⁷ « La loi de Galilée réduisait le temps à un paramètre mesurable ; celui-ci n'était plus ce à quoi l'homme se mesurait au cours d'un permanent *Memento mori*, il devenait une dimension que l'homme mesurait ; ce n'était plus le temps de la vie qui rythmait les battements du pouls, c'était le pouls qui servait à mesurer le déroulement d'un phénomène... La tragédie de la fuite du temps s'écoulant sans retour, fuite vécue à l'occasion du remords, du vieillissement ou de la perte de l'autre, cédait maintenant la place au cours des choses. » Brun, J. *Ibid*, p. 68-69.

gré d'objets, dont l'unique intérêt réside dans l'observation et l'usage géométrico-mécaniques que l'homme est amené à en faire.

Soucieux de ne pas adopter une position trop radicale, qui pourrait nous être légitimement reprochée, il nous paraît cependant nécessaire, avant de revenir au caractère *méta-physique* de la technique, d'insister rapidement sur le fait, qu'aussi générale et répandue soit-elle, cette conception ne constitue pas une constante de l'appréhension techno-scientifique du monde. La reconnaissance et la perpétuation de cette vision *in-sensée*³⁸ – jusqu'à notre époque qui en est l'expression outrancière – ne doit pas en effet faire oublier certaines attitudes plus mesurées.

Citons pour exemple celle de Newton, qui tout en fournissant à la science moderne une explication mathématique de phénomènes naturels, tels que la chute des corps³⁹, s'abstint d'ignorer la persistance, irréductible par les formules, d'un « pourquoi » absolu et omniprésent, derrière lequel se profilait, selon lui, le visage de Dieu⁴⁰.

La théorie demeurait, dans ces conditions, une observation descriptive et explicative, consacrée au « comment », dont le caractère fonctionnel ne prétendait aucunement supplanter ou évincer l'indéfectible dimension ontologique de toute manifestation⁴¹.

Ce type d'exception mis à part, la conception moderne du monde et de ses phénomènes ignore pourtant le plus souvent l'origine première de la matière pour ne prêter attention qu'à son caractère sensible et utilitaire. Attitude absurde et contradictoire, s'il en est, dans la mesure où, fondatrice de tout phénomène, bien qu'en elle-même inexistante, cette matière apparaît fort proche de l'Être auquel nous conduit la question fondamentale. Bien moins englobante et fédératrice qu'il ne l'est, elle n'en partage pas moins en effet la similitude d'une présence, dont l'invisibilité n'a d'égale que sa nécessité. En conséquence de quoi, l'appréciation moderne de l'environnement existentiel peut être considérée comme un enchaînement de méprises, qui, après avoir débuté par l'assimilation de l'apparence phénoménale à la réalité, se poursuit à travers l'élaboration d'une connaissance tronquée ayant valeur de vérité universelle, pour s'achever avec l'adoption d'un comportement rendu nécessairement inapproprié et défailant par sa

³⁸ En référence au latin *insanus* (fou): du privatif *in* et *sanus* (sain, pur, raisonnable, sens), et afin de faire ressortir le mot « sens » pris au sens de « signification » (*significatio* pouvant être parfois employé comme synonyme de *sanus*). Est donc « in-sensé », ce qui est rendu déraisonnable, impure ou malsain par manque de signification profonde, de relation avec la Signification, le sens universel de l'existence.

³⁹ $F = G \frac{MM'}{d^2}$

⁴⁰ « God made the world and governs it invisibly » Isaac Newton, *Theological Manuscripts*, selected and edited with an introduction by H.M.C Lachan, Liverpool University Press, 1950, p. 54.

⁴¹ « ...Dieu est un seul et même Dieu partout et toujours. Il est partout, non seulement virtuellement mais substantiellement... » Isaac Newton, *Principes mathématiques de la philosophie naturelle*, Scholie général, traduction de la Marquise de Chastelet, 2 vol., 1759, rééd. Blanchard, Paris, 1966, t. II, p. 176.

subordination aux deux précédents malentendus. Ceci sans parler bien sûr de l'emploi abusif du terme « matière », qui dans ces conditions ne correspond plus à la « source commune », originellement évoquée par le latin *materia*, dont on notera avec intérêt la parenté évidente à l'égard de *mater* : la mère, l'origine, la cause, la source.

Cette première référence aux conditions conceptuelles et théoriques, permettant de passer du fantasme *méta-physique* à sa réalisation, requiert naturellement d'autres précisions, que nous nous sommes efforcés d'apporter en d'autres lieux⁴² au travers d'une étude consacrée à quelques-uns des plus illustres théoriciens de la science moderne, ainsi qu'à l'analyse plus détaillée des conditions et des conséquences propres à l'instauration de la *ratiocratie*.

Aussi prioritaire soit-elle, la compréhension de cette étape fondamentale dans la genèse techno-scientifique, nous paraît cependant devoir, pour l'occasion, être différée au profit d'un ensemble d'illustrations typiques et emblématiques, qui permettront de circonscrire les principaux objectifs *méta-physiques* poursuivis par l'humanité.

IV. Du Centaure au cheval-vapeur

Créature finie, prisonnière d'un carcan spatio-temporel, et aspirant à laisser s'exprimer son intime besoin d'absolu, d'infini, d'illimité et d'éternité, récusé par l'exigence d'une réalité jugée trop exigüe l'homme est un insatisfait chronique, dont le tourment provient d'une volonté de concilier les exigences inhérentes à sa quotidienneté naturelle avec les aptitudes psychologiques l'invitant à délaisser un ici/maintenant décevant, puisque réducteur, pour l'éternité nostalgique du passé ou l'excitante vacuité d'un futur sans entrave.

Consubstantielle à l'humanité, cette souffrance s'est nécessairement perpétuée au travers d'attentes, dont s'inspirèrent tour à tour mythologie, récits symboliques, fantastiques ou d'anticipation, qui par-delà les styles et les époques répondirent au même désir d'évasion.

Aucune déraison, dès lors, à vouloir établir un parallèle analogique entre le Centaure et l'automobile, Icare et l'avion. Centaure ou automobiliste, l'homme manifeste et satisfait en effet la même volonté de surmonter les limites physiques et physiologiques de sa mobilité spatiale, par l'acquisition d'atouts provenant d'une alliance artificielle. *In-corporé*⁴³ au cheval ou au véhicule

⁴² Pascal Bouchez, *Origines, ambitions et égarements méta-physiques de la Technique*, éd. du Septentrion, 1999

⁴³ En s'*in-corporant* à la machine, l'homme ne se contente pas d'entrer dans (*in*) un autre corps, son souhait inconscient consiste également à devenir *in-corporel* (*incorporalis*/ *in* préf. privatif et *corporalis* relatif au corps), à échapper à ses attributs physiques limités, dans l'espoir d'accéder à la puissance sans borne de la machine.

automobile, l'individu accepte dans les deux cas de se *com-pro-mettre*⁴⁴ pour abolir les frontières inacceptables d'un corps impuissant ou maladroit. Conséquence d'un accouplement insensé ou d'une construction prophétique, rêve lové dans les limbes de l'esprit ou réalité tangible, ce gain de puissance possède donc un caractère *sur-naturel*, une apparence d'outrage, d'affront fait à la nature.

Injure récidiviste, cette volonté transcendante se fonde, de fait, sur une triple transgression de la nature originelle : fomentée dans un univers onirique qui bafoue les lois de la génétique, puis prolongée dans une réalisation mécanique, au sein de laquelle l'improbable créature échange son anatomie mutante et monstrueuse contre une forme artificielle, appropriée aux exigences de la réalité, elle connaît son accomplissement grâce à la reproduction de l'*automobilité* céleste. Soit les trois étapes d'un unique rêve d'évasion fulgurante et illimitée, engendrant tour à tour le cheval anthropomorphe, l'hippomobile, puis l'automobile, dont les performances sont décuplées et régularisées par l'élaboration d'un solipède mécanique, doué d'une force impulsive identique à celle du moteur cosmique d'Aristote.

Bien que particulière, cette illustration de la genèse technique permet de saisir aisément la constance de la révolte qui lui sert de fondement. Qu'il s'agisse de ses prémisses oniriques ou de son issue pragmatique, l'artifice apparaît ainsi perpétuer un vif sentiment d'opposition, tacite ou déclarée, à l'égard de la nature. Tout le problème étant dès lors de savoir dans quelles proportions l'humanité parvient réellement à triompher de celle qu'elle considère être son adversaire. Grisé par la satisfaction et le sentiment de puissance que lui procure le fait d'être parvenu à repousser de manière enfin effective certaines limites inhérentes à sa condition originelle, l'homme surestime en effet trop souvent l'action libératrice de ses réalisations, qui, tel que l'illustre le cas emblématique de notre exemple, lui permettent d'élargir ses horizons sans pour cela l'affranchir d'un milieu, dont les aménagements nécessaires à l'usage des nouvelles techniques font surgir un nombre de contraintes équivalent, voire supérieur, à celui des limites repoussées.

⁴⁴ L'emploi de ce terme vise à accentuer l'idée ordinairement traduite par le terme « compromettre », signifiant sous cette forme : *exposer, mettre en péril, mettre dans l'embarras*. Nous faisons pour cela référence au latin *compromittere*, porteur des termes *com* (avec), *pro* (pour) et *mittere* (laisser, envoyer, laisser partir), et qui signifie faire un compromis. L'homme *in-corporé* à la machine ne se contente pas ainsi de l'intégrer momentanément, il y perd sa nature, la galvaude, la met en péril en la laissant partir (*mittere*) et se perdre en son sein, avec elle (*com*) ; ce pour (*pro*) atteindre un nouvel état.

V. Icare satellisé

Généralement désignée comme une démarche prométhéenne, la technique se manifeste également, dans ces conditions, sous la forme d'une entreprise sisyphéenne. Accaparante et distrayante, elle ne soulage en rien la perception douloureuse de la condition humaine, présentée par Jean Brun, comme la manifestation symptomatique du sentiment d'abandon et de solitude éprouvé par une humanité perdue au sein d'un monde lui apparaissant étranger et insensé. Sa démarche est celle d'une errance vouée « à la recherche d'une sortie ou d'une évasion possible »⁴⁵.

L'attitude du *technanthrope* correspond en somme à celle d'un angoissé existentiel, pour qui le repos et le soulagement passeraient par une fuite, qui en l'éloignant du monde rendrait obsolète et désuète la quête insoluble du pourquoi. Comme si le fait d'éluder le monde pouvait suffire à en supprimer la présence contraignante et troublante, quand en réalité, identique à la force attractive, qui de manière invisible nous y rive, chacune de nos références et de nos conceptions nous y ramène de manière inexorable.

Replacée dans le cadre des réalisations artificielles, capables de mettre en évidence certaines motivations majeures de la technique, ce sentiment de condamnation constituerait, toujours selon Jean Brun, le ferment originel et inconscient des tentatives aéronautiques. Elles reflètent, nous dit-il, « le désir méta-physique de l'homme d'annuler la chute... »⁴⁶

Bien que conférant comme Jean Brun un caractère *méta-physique* à cette velléité ascensionnelle, nous nous garderons personnellement d'y voir la marque d'une quête ontologique. Car si le désir d'envol a été nourri par l'espoir exclusif d'atteindre une condition ou une destination édifiante, pourquoi n'a-t-il pas pris fin dès l'hypothétique instant où l'homme réalisa que la réponse espérée ne se trouvait guère plus dans les cieux que sur cette terre possessive et muette?

Pour conserver son intérêt et sa motivation, dont la seule similitude avec l'envie d'annuler la chute réside dans son caractère inconscient, ce besoin d'élévation devait et doit en réalité se fonder sur une aspiration différente. C'est pourquoi le caractère *méta-physique* s'inscrit, selon nous, dans le registre d'une revanche à prendre sur une nature demeurée trop avare lors de l'attribution des aptitudes exécutives, mises à la disposition des rêves humains. Comment en effet ne pas souhaiter remettre en question l'ordre naturel, au sein duquel une domination patiemment

⁴⁵ Brun, J. *Ibid.*, p. 142.

⁴⁶ *Ibid.*

construite sur tant de prouesses, d'inventions et de théories incomparables peut être anéantie, relativisée et ridiculisée par la seule aisance d'un volatile?

Le caractère plus irrévérencieux et révolté, que pieux ou mystique, de cet aspect de la tendance *méta-physique* se trouve d'ailleurs en partie confirmé par l'importance accordée à l'annexion de territoires étrangers et naturellement inappropriés à notre présence. Non content, en effet, d'égaliser certaines autres espèces, et de contester par là même les modalités de l'œuvre naturelle, l'homme aspire également à occuper ces cieux si souvent embrassés du regard et qui pourtant s'opposent naturellement à sa présence physique.

En réalisant ses rêves d'évasions aériennes, l'homme prend avant tout la liberté de refuser la stricte assignation terrestre que lui adresse la nature. Il décide d'ignorer les contraintes, d'outrepasser règles et injonctions, afin d'étendre son domaine et ses capacités.

Sa priorité n'est donc pas d'aller rejoindre pieusement un dieu auquel il entend précisément disputer le monopole du regard extatique et dominateur. Curieux invétéré et patenté, persuadé du fait que sa suprématie dépend d'une hégémonie spatiale, poursuivie et accomplie dans une omniprésence informatrice, l'homme puise plus certainement sa motivation dans l'espoir de pouvoir enfin regarder au-delà des horizons trop proches, qui réduisent « son » domaine à une multitude d'enclos étroits.

Il est vrai, toutefois, que l'inspection des espaces les plus lointains, destinée à une connaissance, une maîtrise et une souveraineté extraterrestre de l'humanité, n'est – bien au contraire – ni opposée ni d'ailleurs véritablement dissociée ou dissociable d'une quête onto-théologique visant, par exemple, à prouver par l'expérience la légitimité de la suprématie à laquelle l'homme aspire.

Tel que le montre clairement cette cohabitation des deux objectifs, le Mystère n'entre pourtant en ligne de compte que comme paramètre annexe, laissant aux rêves d'évasion illimitée et de motricité artificielle l'initiative de l'entreprise.

C'est du reste cette même volonté *méta-physique* d'échapper à une situation spatiale, unique et naturellement réduite, que nous retrouvons, par exemple, au cœur des techniques du son et de l'image, chargées d'offrir à l'individu déjà *trans-spatialisable* l'impression d'échapper aux rets entropiques du temps.

VI. Sirènes transistorisées et mirages cathodiques

Vocal ou musical, le son a toujours eu pour finalité, y compris dans l'exploitation technique chargée d'en étoffer la puissance et la diffusion, d'exprimer l'intériorité humaine ; de lui fournir un support à l'aide duquel elle puisse annexer l'univers et partir à la rencontre d'autres individualités.

Qu'il se contente de l'expression naturelle, offerte par la voix, ou manifeste la volonté *méta-physique*, qui anime la musique, le son représente ainsi un chemin de traverse hors de l'espace confiné et autistique de l'intériorité humaine ; une échappée capable, là encore, de satisfaire le besoin d'espace et d'extension, que suscite l'accumulation permanente d'un vécu hypertrophié par la maturation psychique et émotionnelle.

Soupape de sécurité ou simple écouteille psychologique, ouverte pour l'indicible, le son se heurte, hélas, à deux contraintes majeures : le recours nécessaire, tout d'abord, à un support sensoriel plus ou moins fidèle et limitatif, tel que le langage, les notes ou les sons eux-mêmes. Le temps, enfin, dont l'action érosive annule tout effort expressif en le condamnant à l'éphémère. Or si le sujet parvient à accepter, par improbité ou manque d'exigence, la distorsion d'une information, qui, quoiqu'il en soit, lui offre l'illusion d'une réduction partielle de son isolement, plus douloureuse est pour lui l'annihilation temporelle.

C'est pourquoi, le fait d'arracher le son au temps fournit à l'individu l'impression d'une immortalité que la nature lui refuse obstinément. Devenu partie intégrante de notre relation au son, l'enregistrement, que nous décomposerons pour la circonstance en un *en-registrement*, traduit d'ailleurs parfaitement la volonté d'archiver, de conserver dans un registre disponible, ce qui jusqu'alors était rendu fuyant par son appartenance à l'éphémère.

Avec cette conservation du son, l'ordre naturel peut être en fait considéré comme doublement transgressé. Non content en effet d'annuler le destin entropique, réservé à toute manifestation existentielle, l'homme échappe également au temps par l'intermédiaire d'une trace inscrite au fronton de l'éternité. Devenu l'être d'un avenir ininterrompu, il se réfugie ainsi dans une fuite figée, que sa disponibilité *répertorielle* insère dans la potentialité d'un présent permanent et *revisité* selon son bon vouloir.

En vertu de quoi, l'homme éprouve dès lors un sentiment grisant de maîtrise à l'égard d'un phénomène trop longtemps subi. Impression hélas illusoire, dans la mesure où le plaisir et l'orgueil de pouvoir ressusciter un instant, une époque, ne nous abstraient en rien du mouvement destructeur du temps. L'individu témoignant tout au plus de sa capacité à exhumer un moment,

dont la réactualisation parvient, le temps de son *ex-hibition*⁴⁷, à occulter maladroitement les stigmates d'un passé aussi saillant qu'inoubliable. Il se peut même que la *re-production* technique d'un son, d'une voix, d'un chant ou d'une mélodie, nous permette de les éprouver avec toute la violence, dont seul est capable un état mélancolique, dans lequel, impuissant, le présent côtoie et affronte la proximité lointaine du passé. Auquel cas, la nature nous laisse croire à notre domination, tout en affirmant son incontestable suprématie par le biais d'une irrépressible mémoire, chargée de dénoncer la supercherie d'un passé travesti en présent.

Ceci étant, l'affront majeur du techno-machinisme acoustique réside dans le détournement du message sonore, considéré comme une simple marchandise vouée à être disséquée puis recomposée à notre gré. L'apparition des voix synthétiques, fondée sur cette volonté démiurgique exacerbée, oriente en effet l'emploi du son et de la voix vers un usage résolument fonctionnel, dont on ne peut que dénoncer la malversation abusive et négatrice⁴⁸.

Parvenu à bouleverser l'irréversibilité originelle du temps en inoculant au présent certaines doses d'un passé rendu presque atemporel par sa réactualisation, l'homme satisfait en somme une envie d'immuabilité, qui l'encourage à *chosifier*, à figer la fluidité même de l'existence, dont une fois encore il envisage l'utilisation sur le mode d'un fond exploitable⁴⁹.

La technique de l'image participe elle-aussi à ce bouleversement de l'organisation temporelle. Tout comme l'enchantement exercée par la musique, la voix ou le simple son capturé par l'*en-registrement*, la fascination accordée à l'image semble émaner de cette volonté consistant à pétrifier chaque instant afin d'en jouir indéfiniment dans un sentiment d'immortalité. La preuve en est, que l'on dit d'un événement suffisamment important pour susciter un intérêt pictural, photographique ou cinématographique, qu'il est immortalisé.

Grâce à l'image, l'homme ne se contente pas de capturer l'humeur d'un moment, sa main et son esprit se referment également sur l'espace de cet instant. Il lui est ainsi permis d'échapper au cadre exclusif de l'ici/maintenant, pour rejoindre l'ailleurs projeté ou antéplacé, et de réaliser par-

⁴⁷ La référence au latin *exhibere* (produire, livrer, montrer, représenter, reproduire) et aux deux termes participant à sa constitution – *ex* (dehors) et *habere* (tenir, convoquer) – permet de traduire plus aisément la situation dans laquelle le temps cristallisé, figé dans un son *en-registré*, devient un objet disponible, puisque convoqué (*habere*), techniquement sommé de sortir hors (*ex*) de son repli naturel.

⁴⁸ « Le drame, c'est qu'une telle voix synthétique parle mais qu'elle n'a rien à dire ; elle se contente de reproduire la leçon pour laquelle elle a été programmée. Vidée de toute intériorité, elle n'est qu'un signal qui fonctionne pour déclencher des comportements (...) Dans cet océan d'ondes, porteuses d'images et de formules, où « on » parle et où « ça » vibre, le je et le tu sont littéralement noyés et engloutis ; seuls demeurent, selon la terminologie révélatrice des linguistes contemporains, des locuteurs subdivisés en émetteurs et en récepteurs, privés de tout interlocuteurs véritables. Les voix synthétiques donnent à chacun des instructions à exécuter et les voix humaines n'ont plus qu'à se taire. »

Brun, J. *Ibid.*, p. 183 et 186.

⁴⁹ Heidegger, M. *Ibid.*

là même une variante de la transcendance spatio-temporelle, évoquée à propos du rêve locomoteur.

En s'animant, l'image parachève ce dépassement des horizons imposés par notre situation physico-naturelle. Non contente de reproduire l'ensemble des éléments et des conditions favorables à l'impression d'évasion, parmi lesquelles le mouvement, l'image bouleverse en effet l'ordre naturel du temps. L'instant ne se contente plus ainsi d'être immortalisé par sa capture au sein d'un espace *revisitable*, sa rencontre se départit également de sa fixité momifiante pour s'approprier une mobilité vivifiante. L'individu y côtoie dans ces conditions une réalité annexe, qu'il peut, suivant son humeur, animer ou interrompre, voir ou revoir, ralentir ou accélérer. La soumission cédant donc la place à l'autorité démiurgique, tandis que l'individu satisfait son impérieux besoin de fuite par l'orchestration intégrale d'une vie parallèle et coextensive, que la machine déclenche ou suspend à la demande. Ceci ayant pour effet d'élargir la réalité spatio-temporelle, qui s'estompe ou disparaît au sein d'une illusion, où le temps et l'espace sont manipulés pour les besoins d'un récit ou l'onirisme d'une fiction. Une longue, douloureuse et palpitante existence venant, par exemple, se superposer à deux heures d'une vie apathique, calée au creux d'un fauteuil.

Cette interpénétration *techno-démiurgique* demeurerait supportable et acceptable si la *distanciation* psychologique, censée différencier la réalité de son annexe projetée, cantonnait l'individu dans une situation, dont la passivité suffit à supprimer certaines satisfactions réservées à une réalité indispensable. Mais que penser de la récente invasion des programmes virtuels et interactifs, qui plongent l'individu dans l'illusion d'une existence à laquelle il peut prendre part sans entrave, contrainte ou frustration apparente? Comment ne pas y voir l'origine d'une dévalorisation de l'existence et de la vie qui la sous-tend? Quel respect et quel intérêt peut-elle, en effet, encore susciter, dès lors que nous avons la possibilité de nous en abstraire totalement et de façon quasi chronique?

Les apparences pouvant prêter à confusion, il importe de rappeler que notre objectif ne réside pas dans l'élaboration d'une réflexion passéiste ou rétrograde, où le techno-machinisme serait décrit et considéré comme un péril absolu, dépourvu de toute contrepartie louable. Adopter une telle attitude équivaldrait en fait à développer une pensée au moins aussi idéologique que celle combattue.

Affirmer ou suggérer, tel que le font nos interrogations, que la technique pervertit et déprécie l'existence, ne consiste donc pas à bâtir un procès partial, qui occulterait délibérément les remèdes et soulagements qu'elle peut légitimement prétendre apporter à une humanité parfois

victime de la nature. Le but poursuivi réside, au contraire dans la divulgation d'une motivation originelle, dont l'expression abusive outrepassa le caractère pratique et fonctionnel de la technique, afin de sombrer dans une suppression absolue de l'existence naturelle. Les excès de la technique sont ainsi considérés comme les conséquences d'une application confuse, au cours de laquelle la nature se voit réduite à l'ensemble des inconvénients et calamités, auxquels elle nous expose et qui, sous l'effet de notre tendance *méta-physique* spontanée, nous incitent à la quitter ou à la refondre selon des critères de confort et de satisfaction *sur-naturels* outrepassant largement le domaine de nos besoins vitaux.

Cette attitude s'avère en effet inacceptable, dans la mesure où l'individu se retranche derrière une vision globale, qui suscite un amalgame mensonger, fondé sur la confusion abusive entre certaines revendications légitimes et un ensemble de caprices délirants. Conception aberrante qui nous conduit, par exemple, à regrouper sous la bannière sacrée du progrès, l'éradication de certains fléaux pathogènes et la volonté démiurgique de transformer le génome humain, ou encore l'agriculture vivrière et la techno-culture mercantile.

En décrivant la technique comme une excroissance des fantasmes *méta-physiques* et démiurgiques, notre souhait est donc de supprimer la confusion qui empêche de distinguer l'amélioration de la transgression, l'utilisation de l'exploitation, la domestication de l'asservissement, en un mot, l'*ex-sistence* de la *pro-sistence*⁵⁰.

⁵⁰ Par opposition à l'*ex-sistence*, la *pro-sistence* entend désigner l'état spécifique de tout être, dont la présence, conçue comme passage du caché vers le manifeste, ne suffit plus à définir son essence, qui pour une part importante est également déterminée par le caractère utilitaire que l'individu lui attribue. « *Pro-sistence* » : fait d'être placé, d'être posé, de se manifester (*sistere*) en vue de (*pro*)...

RAISON ET DÉ-RAISON

I. Introduction

Pour devenir effective la dictature de la raison ne pouvait se contenter de mettre en avant son efficacité. Il fallait également que cette raison et l'univers découvert ou mis en place à partir des nouvelles règles régissant son emploi n'aient à souffrir d'aucune concurrence en matière d'autorité.

Qu'elle soit associée à l'expérience empirique ou conserve son autonomie, la raison s'impose comme le passage unique et obligatoire menant à la vérité, dont elle est censée définir ou, plus précisément, prescrire les limites en fonction d'un critère de sélection appliqué aux phénomènes, en vue de leur assimilation ou non à la réalité.

Seule une prise en compte puis une analyse de cette exigence, qui s'exprime dans le principe de raison, dont Schopenhauer disait qu'il régit toute connaissance et toute science⁵¹, peut donc nous permettre d'apprécier pleinement l'impact et les conséquences de l'absolutisme rationnel sur l'approche moderne de la nature.

Tout en prenant appui sur la pensée d'Heidegger, notre objectif consiste ainsi à comprendre, dès à présent, de quelle manière un principe, dont on peut supposer que l'énonciation initiale – « rien n'est sans raison » – s'est progressivement transformée en « tout à une raison » ; « tout ce qui est a une raison » ; « pour être, tout chose doit avoir une raison », et ce jusqu'à traduire, pour finir, l'idée selon laquelle « toute chose, qui prétend être reconnue, considérée, ou même se voir attribuer le statut de réalité, doit être en mesure de nous fournir la raison de son existence », a pu enfermer la nature et ses phénomènes dans les limites d'une représentation convenant à notre raison.

II. Essence paradoxale du principe de raison

Afin que les conséquences que nous attribuerons à l'usage de ce principe, défini par Leibniz comme « principe de la raison suffisante devant être rendue », n'apparaissent en rien arbitraires,

⁵¹ Schopenhauer, A. (1991).

efforçons-nous, pour commencer, d'en cerner la nature profonde, en partant pour l'occasion des questions formulées à son sujet par Heidegger :

-De quoi la raison qui doit être rendue est-elle chaque fois la raison?

-Pourquoi la raison doit-elle être rendue, c'est à dire fournie comme telle?

-A qui ou à quoi la raison doit-elle être rendue?⁵²

En parvenant à susciter une réponse telle que celle fournie par Leibniz – parce qu'une vérité n'est que si l'on peut en fournir la raison⁵³ –, la première de ces questions favorise la mise en évidence d'un système de pensée et d'investigation cognitive, où toute conception, toute proposition, tire sa véracité d'une démonstration dont l'accomplissement réside dans l'établissement d'une cause. La vérité se trouvant donc réduite à l'ensemble des événements susceptibles de bénéficier d'un jugement rationnellement fondé, tandis que tout ce qui échappe, momentanément ou définitivement, à l'attribution d'une cause devient suspect, pour ne pas dire négligeable, au regard d'une connaissance instaurant progressivement le principe d'une vérité humaine et unidimensionnelle.

De cette situation découle directement la réponse à la seconde question. Condition de la vérité, l'attribution d'une raison s'impose comme la garantie de crédibilité accordée à un phénomène, à sa découverte ou à son élaboration intellectuelle.

La réponse à la troisième question étant, quant à elle, entièrement induite par le statut accordé à l'homme depuis le 17^e siècle. Prétendu maître et possesseur de la nature, ce dernier s'impose en effet comme le grand, peut-être même l'unique, bénéficiaire de l'autorité conférée au principe de raison, dont la prise en compte comme critère de vérité favorise non seulement l'émergence d'une réalité à la mesure de son entendement et de ses compétences, mais permet également d'imposer les prérogatives humaines comme uniques critères de ce qu'est censée être cette même réalité.

Ce qui revient à dire que le principe de raison soumet le monde à une nouvelle situation, au sein de laquelle son identité et sa valeur dépendent directement et exclusivement de l'exploitation des causes que l'homme l'amène à délivrer. Situation qu'Heidegger résume en ces termes :

« ...l'homme est appréhendé comme moi, et le moi se rapporte au monde de telle sorte qu'il se l'adjoint sous la forme de connexions exactes établies entre ses représentations, c'est à dire sous la forme de jugements et qu'en face de lui-même il place le monde comme objet. » (Heidegger, 1962, p. 251)

⁵² Heidegger, M. (1962), p. 249.

⁵³ Leibniz, W.G. (1875-1890), vol. VII, p. 309.

L'identité du principe déclinée, l'appréciation de l'incidence de son usage sur le monde, la nature et la valeur que nous leurs reconnaissons est désormais permise.

L'esprit, qui anime le principe de raison et détermine l'ensemble de ses conséquences, apparaît en fait dès l'instant où cette raison est dite suffisante. La détermination humaine d'une raison, d'une cause, s'impose en effet, dans ces conditions, comme l'unique et indubitable homologation de tel ou tel phénomène en tant que réalité.

Censée assumer la détermination de la cause dite première, car suffisante à la compréhension que l'homme cherche à atteindre, le principe de raison s'impose ainsi, au travers de son application, comme l'instance incontournable, chargée d'établir ce qui est ou n'est pas.

En conséquence de quoi, afin d'apprécier au mieux leur incidence sur la détermination d'une réalité dans laquelle chaque phénomène est ou non autorisé à prendre place, notre attention se porte sur la nature des critères chargés de fonder la reconnaissance d'une raison première. Du fait de sa présence au sein d'un système de pensée fondé sur la valeur de l'expérience empirique et l'importance de l'expression mathématique, le principe de raison nous apparaît alors voué à exiger de chaque manifestation qu'elle fonde sa réalité sur la mise en lumière d'une cause dont l'effectivité aura été prouvée par le calcul et l'expérience.

Ce qui revient à dire que la pensée génératrice de l'esprit techno-scientifique requiert, de manière systématique, une cause fondatrice, dont le statut se trouve lié au respect de références aussi précises que restrictives. Ce qui entraîne, au bout du compte, l'émergence d'une appréciation où seul est vrai, et de ce fait valable ou digne d'intérêt, ce qui se conforme à l'exactitude mathématico-expérimentale.

On ne peut dans ces conditions, et avant même que soient évoquées les conséquences fâcheuses ou abusives de son utilisation systématique, s'empêcher d'insister sur le caractère paradoxal d'un principe étrangement épargné par sa propre application. Chargé de battre en brèche toute affirmation gratuite, son usage se poursuit en effet sans que nul n'ose réclamer sa justification en demandant « quelle est la raison du principe de raison? »⁵⁴

La réticence et l'oubli réservés à cette question, qui ne saurait être assimilée à une ratiocination abusive, résultent en fait, selon nous, du tourment qu'elle susciterait nécessairement au sein de nos habitudes intellectuelles. En nous souciant de la raison susceptible de justifier l'emploi du principe de raison nous nous confronterions en effet à quatre solutions ; toutes sources d'énigme, de tourment et de stupéfaction :

⁵⁴ Heidegger, M. (1962), p. 59.

- Soit le principe de raison est une règle universelle, qui trouve sa justification en elle-même, et impose une exigence à laquelle il se soustrait.

- Soit il s'apparente à l'effet d'une cause supérieure, qui demeure en dehors de sa portée et démontre ainsi la relativité de sa perfection.

- Soit cette cause antérieure cède face à nos investigations, et rien ne nous empêche alors de concevoir une « généalogie » causale, qui a tôt fait de nous soumettre à un cheminement infini.

- Soit, pour finir, l'absence de justification évoquée dans la première possibilité nous invite à jeter un regard suspicieux sur ce principe, dont le caractère arbitraire, servant à fonder et à organiser une pensée humaine incapable d'atteindre le caractère universel revendiqué, se trouve mis en évidence.

En tout état de cause, et quelque soit l'éventualité retenue, le fait d'interroger le principe de raison sur son origine et son fondement refoule l'évidence et nous libère de la périlleuse soumission, au sein de laquelle nous lui accordons « crédit les yeux fermés »⁵⁵ ; perdant ainsi toute forme d'exigence intellectuelle et existentielle.

Nous courrons en somme le risque de dériver sans fin vers les contrées originelles, toujours scrutées jamais accostées, simplement animés par la volonté de ne plus envisager l'existence d'un point de vue réducteur et de

« Découvrir des chemins sur lesquels la pensée puisse répondre à Ce qui mérite d'être pensé...Au lieu de l'ignorer, envoûtés que nous sommes par la pensée qui compte. »
(Heidegger, 1962, p.270)

Dissimulés par l'usage du principe de raison, ces chemins authentiques, dont la fréquentation ou, à défaut, la simple évocation doit nous aider à mieux cerner les préjudices occasionnés par l'observation de ce principe, ne sauraient être pourtant indiqués puis empruntés sans qu'ait été préalablement évoquée l'influence subie par la science moderne ; responsable fondamentale de nos agissements.

III. Principe de raison et évidence scientifique

Caractérisée par la vérification et la démonstration systématique des faits ou théories auxquels se trouve associée sa pratique, la science moderne représente visiblement un lieu d'expression

⁵⁵ Ibid, p. 61.

privilegié pour le principe de raison ; le « rien n'est sans raison » s'appliquant aussi bien au(x) phénomène(s) étudié(s) qu'aux démarches et théories développées dans le cadre de son étude.

Un point demeure néanmoins obscur : pour quelle raison la science moderne se conforme-t-elle aussi parfaitement à l'exigence du principe de raison? Par quoi peut-elle être amenée à vouloir systématiquement rendre raison et promouvoir ce comportement comme condition de la vérité?

La réponse à cette interrogation requiert en fait une nouvelle appréciation du principe, qui, tout en conservant son sens initial, en révèle un inédit. « raison » doit, à cet effet, cesser d'être envisagé au sens restrictif et exclusif de « cause », pour également évoquer l'intelligence et l'entendement, en un mot l'instance détentrice et organisatrice de la pensée. En conséquence de quoi, le principe de raison traduit la volonté tacite de confier à la raison humaine la responsabilité de la reconnaissance ou de la négation de l'existence et de la réalité.

Sa formulation et sa compréhension connaissent dès lors une extension consistant à affirmer que « rien n'est sans cause reconnue par la raison », tandis que la raison se trouve chargée de déterminer la cause, la raison, susceptible d'attribuer sa validité à un phénomène. Cette situation permettant à l'homme, son détenteur, de s'imposer comme possesseur et dispensateur exclusif de la vérité, fondée pour le coup sur le respect des lois élaborées par ce dernier.

Attentive au principe qui consiste à faire reposer l'existence de toute chose sur la mise à jour de sa raison, cette nouvelle conception en modifie pourtant sensiblement l'orientation. Il ne s'agit plus tant, en effet, de faire rendre raison à la nature, que de lui faire entendre raison. La reconnaissance que nous daignons lui accorder, ainsi qu'à l'ensemble des êtres qui la constituent, dépend directement du « regard » que la raison lui porte.

Toute existence se trouve ainsi soumise à la volonté humaine, dont l'outillage cognitif *a priori* « fournit à l'objet la raison de sa possibilité. »⁵⁶

Cette confusion entre existence et reconnaissance nous rend, en somme, témoins et acteurs d'une inféodation subjective de l'univers objectal. En conséquence de quoi, la connaissance n'est plus conçue comme résultat d'une rencontre et d'un « dialogue » entre sujet et objet. Ce dernier perdant au contraire son autonomie pour devenir l'*ob-jet* d'une raison qui *s'im-pose*⁵⁷ comme la raison et se détermine par là même comme condition de toute *étance*.

Soumis à cette prescription de schémas rationnels, le monde s'apparente quant à lui, tant comme objet que comme ensemble objectal, à un espace dépourvu de toute identité personnelle.

⁵⁶ Heidegger, M. (1962), p. 179.

⁵⁷ « Im-pose » du lat. *imponere* (placer dans, embarquer) composé à partir de *im* (dans) et *ponere* (mettre) dont l'évocation aide à traduire l'esprit d'investiture animant la démarche rationnelle.

L'homme y voit, sent et entend ce qu'il souhaite. Inconsciemment taraudé par son irrépressible rêve démiurgique, il façonne et impose comme familier, ce que l'attribution d'une cause extrinsèque aurait rendu trop mystérieux. Son incapacité à incarner cette cause et à en neutraliser ainsi toute dimension énigmatique le poussant d'ailleurs, et pour finir, à devenir la condition qui requiert et octroie sous couvert d'une évidence, qui dans le prolongement du cartésianisme s'impose comme le critère chargé de distinguer la réalité de l'illusion, dans laquelle se trouve d'emblée reléguée toute évocation d'un sens, d'une cause, d'une raison *méta-humaine* et de ce fait *méta-rationnelle*.

La question étant dès lors à savoir en quoi ce partage rationnel, dont dépend nécessairement l'approche techno-scientifique de la nature, d'ailleurs qualifiée par Heidegger d'*arraisonnement*⁵⁸, se révèle pénalisante à l'égard de certaines considérations vouées à une occultation puis à un oubli illégitimes.

IV. Oubli et principe de raison

Incontestable lorsqu'il s'agit de déjouer les théories fallacieuses se développant à la faveur d'une confusion courante entre productions de l'entendement et productions de l'imagination, l'application stricte et exclusive du principe de raison n'en réduit pas moins notre capacité d'accueil et de compréhension phénoménologique⁵⁹.

Le fait qu'une interrogation trouve sa légitimité dans son association à une cause présumée exploitable et dont l'évidence correspond à l'impression de primarité qui l'entoure en l'absence de considération ontologique, enferme en effet la connaissance dans un registre où l'ontique se trouve catégoriquement séparé de l'ontal. Nulle place, autrement dit, pour une forme de considération, qui en nous projetant au-delà des causes pour atteindre la cause nous pousse à quitter le registre familier des justifications ontiques particulières pour rejoindre le domaine rationnellement insolite et inacceptable de l'injustifié, de la cause privée de cause par sa primarité et son universalité.

Situation somme toute paradoxale si l'on songe à l'étroite parenté liant la question ontologique (« Pourquoi y a-t-il donc l'étant et non pas plutôt rien? »⁶⁰) et le principe de raison, lorsque dégagé de toute préoccupation pratique il se fait entendre en son sens premier.

⁵⁸ Heidegger, M. (1958b), p. 26.

⁵⁹ Au sens originel du terme (étude des *phänomenons*, des apparences) et non au sens husserlien du terme.

⁶⁰ Heidegger, M. (1967), p. 13.

Même s'il ne semble y avoir à première vue que le pronom indéfini « rien » pour confirmer l'existence d'une analogie entre cette question et le principe de raison, une transformation rapide et simultanée des deux énoncés finit en effet par nous laisser entrevoir une certaine relation. Abandonnés au profit de leurs interrogations implicites, formulées de la manière suivante : « Toute chose qui est possède une raison. Quelle est-elle? », « Par quoi tout étant est-il permis d'être, alors qu'il pourrait tout aussi bien ne pas être? », le principe de raison et la question ontologique trahissent ainsi la même préoccupation concernant un fondement et une cause. L'un et l'autre attirant l'attention, non plus sur les caractéristiques d'une manifestation, mais sur la condition même d'existence de cette manifestation et de ses caractéristiques. Il s'agit dans les deux cas d'effectuer un « saut »⁶¹, de passer outre le particulier et l'anecdotique, afin d'*évoquer* l'essentiel, le fondamental, l'indispensable à toute présence.

« La question n'interroge pas tel ou tel ceci ou cela dans l'étant, sur ce qu'il est ici ou là, sur la façon dont il est fait, sur ce qui peut le modifier, sur ses usages possibles, et ainsi de suite. Le questionner cherche le fondement de l'étant, en tant qu'il est étant. » (Heidegger, 1967, p. 15)

Nous retournons, en d'autres termes, vers l'origine mystérieuse et première, que l'usage abusif et perversi du principe de raison, devenu principe de Raison, avait cru pouvoir oublier et occulter ; faisant ainsi de l'existence une manifestation banale, docile et résolument *dé-vouée*⁶² à la raison. Bref, nous nous jetons dans l'*in-solite*⁶³ qui *émerveille*⁶⁴.

En tenant compte de cette seconde signification du principe de raison et de son analogie vis à vis de la question fondamentale, il nous est désormais facile d'identifier l'aspect phénoménologique à l'égard duquel l'usage habituel de ce principe et l'attitude moderne qui en découle se montrent négligeants.

⁶¹ Heidegger, M. (1962), p. 179.

⁶² « *Dé-voué* » est à comprendre en un sens plus large que celui attribué à sa forme classique (dévoué : prêt à se sacrifier). Nous nous reportons pour ce faire au latin *devovere* (souhaiter, désirer), dont la décomposition étymologique fait apparaître la préposition *de* (à, en vue de) et le verbe *vovere* (vouer, désirer) qui peut être aussi compris au sens de se « vouer à Dieu ». L'existence régie par l'emploi perversi du principe de raison est donc « *dé-vouée* » à la raison, dans la mesure où celle-ci se substitue à l'autorité suprême et divine.

⁶³ « *In-solite* » du lat. *insolitus* (qui n'a pas l'habitude de, nouveau, inattendu), qui renferme la préposition *in* (contre) et l'adjectif *solitus* (conforme à la coutume, à l'habitude) ; Est donc *in-solite* toute manifestation dont le caractère étrange repose sur une opposition vis à vis de l'habitude, en l'occurrence la coutume rationnelle.

⁶⁴ Cette forme particulière poursuit un double objectif :

1° Mettre en avant le terme « merveille » qui évoque une manifestation rare et précieuse.

2° Renvoyer au lat. *emirari* composé de la préposition *e* (de, par suite) et du verbe *mirari* (s'étonner, s'étonner de quelque chose, être surpris). Est donc en mesure de nous *émerveiller*, ce qui peut prétendre à une certaine valeur tout en échappant à la sphère habituelle de la raison.

Conditionnés par la prise en compte incomplète et de ce fait pervertie du principe de raison, selon lequel toute réalité se définit comme telle à partir de son insertion au sein d'une suite ininterrompue de relations causales, où chaque cause est un effet et inversement, l'homme évite ou refuse une confrontation, que ni lui ni son univers *anthropocratique* / *anthropocentriste* ne semble en mesure d'assumer. Celle l'amenant à envisager puis à prendre en compte l'existence, dont la spécificité consiste à être cause de toute chose, sans être l'effet de quoi que ce soit. Situation qui, ramenée et réduite à l'aspect local de l'humanité, s'impose comme négation conditionnelle à l'encontre de la suprématie impérieuse orchestrée par le Principe de raison. L'homme découvrant en effet, que la domination à laquelle il travaille se trouve entièrement et définitivement soumise à cette condition extérieure et indépendante que représente l'existence.

Or qu'est-ce, au-delà de toute tâche et de tout comportement, qu'exister en tant qu'homme? Quelle est d'un point de vue humain la « déclinaison », l'expression première et générale de l'existence, si ce n'est d'être sur Terre?⁶⁵

Nul ne pouvant prétendre nier la réalité de cette situation, le fait d'oublier ou de négliger sciemment la question de l'existence équivaut donc à occulter cette vérité aussi simple que fondamentale : L'homme, comme d'ailleurs l'ensemble des *étants* de la nature proche et usuelle, ne doit son *ex-sistence* et son *é-volution*⁶⁶ qu'à sa présence sur Terre.

En conséquence de quoi l'absence d'intérêt pour l'existence peut être considérée comme la première étape de la dégradation infligée à la Terre et à la nature, qui en étant dépossédées de leur capacité d'*ac-cueil*⁶⁷ s'apprêtent à sombrer dans le caractère banal et instrumental requis par la technique, dont le fonctionnement repose sur la disponibilité et la dévotion complète des manifestations existentielles.

Mais nous entrons là dans le domaine des effets, sans avoir épuisé celui des conditions qui participent à l'élaboration de l'esprit techniciste. Tâchons donc de poursuivre notre examen des oublis qui lui sont dus, en nous interrogeant sur ce que signifie « être sur terre », ainsi que sur les pertes occasionnées par l'occultation de l'ascendance existentielle.

⁶⁵ Heidegger, M. (1958), p. 173

⁶⁶ « E-volution » du lat. *evolvere* (sortir, avancer, montrer) : préf. *e* (en sortant, en s'éloignant, depuis, à partir de) et *volvere* (rouler, méditer, faire avancer). L'individu *é-volve*, change, s'épanouit, sort, s'avance dans l'*ex-sistence* en prenant pour fondement premier sa présence manifeste sur terre.

⁶⁷ « Ac-cueillir » renvoie au latin *accipere* (recevoir au prop. et au fig.) composé du préf. *ac* (auprès de, près de) et du *v. capere* (prendre, choisir, s'emparer). La Terre *ac-cueille* l'homme en choisissant de l'accepter en son sein, en lui permettant de venir se blottir en elle comme vient se blottir au creux de notre main la fleur que l'on cueille.

V. Raison et habitat

En tenant compte du fait que la condition première de notre manifestation – *l'existence* – choisit et requiert la Terre pour s'exprimer, chacun s'accordera à dire qu'il est légitime de prêter à cette dernière une dimension conceptrice, en vertu de laquelle elle ne se contente plus d'*accueillir* l'homme, mais s'impose également comme le milieu unique et privilégié de son élaboration, de sa définition. Sachant que contrairement à l'idée généralement reçue, *définir* ne consiste pas à placer les limites comme autant d'interdits infranchissables, mais comme des bornes, des repères dont le rôle revient à situer chaque chose, chaque être par rapport au reste.

Autrement dit, la Terre n'est pas un endroit quelconque au sein duquel l'homme est appelé à s'imposer sous forme d'une brutalité indépendante. Elle est l'endroit, unique et incontournable, à partir duquel il se définit en tant qu'humain. Elle est son *mé-dium*, son *mi-lieu*, cette place dans laquelle le moi (*me*) s'affirme par *op-position*, s'*op-pose* au reste, à l'immensité déroutante, au ciel (*dium*) ; un amarre en plein infini, un arrêt, un moment *ex-statique*⁶⁸ qui l'empêche de rester dilué au sein du « sans-borne ».

Compte tenu de cette relation essentielle unissant la Terre à l'humanité, il ne semble pas excessif d'envisager qu'un homme ne sachant pas ou plus qu'« exister » signifie « être sur terre » et « l'habiter », et ayant par ailleurs oublié que cette même notion d'habitation renvoie à la nécessité de se situer par rapport à un ensemble, puisse s'avérer aussi perdu et démuné qu'il se montre désormais savant.

Partant de cette idée et afin d'apprécier pleinement l'ampleur du vide laissé par l'oubli réservé à l'aspect résidentiel de l'existence humaine, notre souci est désormais de définir dans quelle mesure l'emploi exclusif et pervers du principe de raison, associé au tri cognitif qu'il opère, se révèle responsable d'une certaine dérive, d'une *di-vagation*⁶⁹ nomade, hors du chemin menant au *logos*, au sens. L'appréhension technique de la nature se fondant essentiellement sur une perte, une occultation et une orientation erronée du sens de l'existence.

⁶⁸ « Ex-statique » du lat. *exstare* (s'élever au-dessus, dépasser, exister, apparaître) : prép. *ex* (en dehors) et v. *stare* (être dressé, se tenir debout).

⁶⁹ « Di-vagation » renvoie aux termes latins *dis* (préfixe marquant la séparation, l'éloignement) et *errare* (vagner, errer) : Le *technanthrope di-vague*. Il erre loin de sa terre, loin de lui-même.

VI. Mesure et *dé-mesure*

En quoi le fait de ne pas savoir habiter notre Terre est-il dû à notre incapacité à trouver le chemin du sens, qui, quoiqu'il adviene, semble s'imposer en tant que mystère?

Cette question ne saurait en fait trouver de réponse satisfaisante sans être précédée et annoncée par une autre interrogation portant sur la nature de ce « savoir habiter » : Quel est-il? Que requiert cette attitude, qui pour l'heure ne correspond qu'au fait d'« être sur terre » et de se situer au sein de la relation instaurée par cet état?

S'inspirant d'un vers d'Hölderlin – « en poète, l'homme habite sur cette terre » –, Heidegger nous montre le chemin en affirmant que la réponse augurée n'est pas du ressort de la pensée ordinairement requise pour la notion d'habitation. Il ne faut pas associer « l'habitation, comme nous l'avons fait, aux actes d'habitation »⁷⁰. L'acte d'habiter doit au contraire être pensé indépendamment du caractère technique que nous lui attribuons généralement, et qui demeure soumis à l'efficacité exclusive de la conception rationnelle. Car habiter consiste en premier lieu à s'ouvrir en direction de l'ensemble *pluriphénoménal* – appelé par Heidegger « quadriparti »⁷¹ – afin d'y définir sa propre *di-mension*.

Or « *di-mension* », qui renferme une signification galvaudée par un emploi abusif ou irréfléchi, était originellement destinée à exprimer le fait de « (se) mesurer par rapport à... ». Habiter consisterait donc à savoir s'apprécier, se *dé-finir*, à établir sa nature en fonction d'une référence extérieure, dont il nous faut maintenant chercher à établir l'identité et les conditions d'appréhension.

Cette recherche, dont le but est tout à la fois d'achever la définition de l'acte d'habiter et de déterminer le sens que nous considérons perdu de façon préjudiciable par la pensée technoscientifique, se montre facilitée par l'interprétation du terme « dimension ».

Issu du latin « *dimensio* », il renvoie au verbe « *dimetiri* », qui, littéralement traduit, signifie « mesurer à partir de... ». La question étant de savoir à qui ou à quoi fait référence ce « *de* » issu du latin « *di* ».

L'attention que nous portons à « *di* » nous apprend, dans un premier temps, que cette étrange syllabe n'est autre qu'un préfixe équivalent au « *dis* »; destiné à traduire l'idée d'éloignement. Etablir sa *di-mension* consisterait, dans ces conditions, à se mesurer par rapport à quelque chose d'éloigné, de séparé, d'extrinsèque, qui, dans le cas de notre « habiter » reste indéterminé.

⁷⁰ Heidegger, M. (1958a), p. 231.

⁷¹ Le fait d'être sur terre sous-entend une relation à l'égard de quatre domaines distincts (la terre, le ciel, les divins et les mortels) formant un Tout, un Ensemble appelé « quadriparti ».

Un second examen révèle que « *dis* » correspond également au datif pluriel de « *Deus* » (Dieu). Fidèle au principe qui veut que « l'homme parle seulement pour autant qu'il répond au langage en écoutant ce qu'il dit »⁷², il faut donc en conclure que cette référence éloignée, séparée et par rapport à laquelle l'homme se mesure, s'établit, n'est autre que Dieu ou les dieux, que nous regrouperons personnellement sous le terme plus neutre de *sur-naturel*.

Originellement, habiter, être sur Terre, exister, consisterait donc à savoir trouver, à partir du naturel, sa dimension auprès ou vis à vis du *sur-naturel*.

Que suppose au juste cette relation au *sur-naturel*?

Rien, sinon l'abandon momentané et partiel du principe de raison habitué à la rigueur aveuglante de l'exactitude. Car bien que désigné comme mesure, il ne s'apparente « en aucun cas (à) une règle ou (à) une toise que l'on (peut) prendre en main. »⁷³ Mesure première et fondamentale, elle opère avant tout dans l'univers de l'affect sensitif et émotionnel. L'imposition est donc supplantée par l'intégration *ac-cueillante* où joue « le recueillement d'un "percevoir" qui demeure un "entendre" »⁷⁴. Car c'est dans l'interrogation authentique, qui cesse d'être une exigence impérieuse pour devenir une écoute disponible, que l'homme trouve sa mesure, sa *dimension*, et peut alors saisir le sens ignoré ou perdu par une raison étanche au mystère de l'inconnu, dont la présence ne s'affirme et ne resplendit qu'au sein de l'étonnement sans réponse, lancé à partir, au travers et par-delà le quotidien.

Il faut en somme adopter l'attitude disponible, *é-tonnée*⁷⁵ et *é-merveillée* du poète laissant venir à lui le sens caché d'une existence, dont le caractère voilé reste, au-delà de tout défi rationnel, une source d'admiration et de valorisation.

Car :

« Du sein des apparences familières, le poète appelle cette chose étrangère où l'Invisible se délègue pour demeurer ce qu'il est : inconnu (...) il dit les aspects du ciel de telle sorte qu'il se plie à ses apparences, comme à cette chose étrangère où le Dieu inconnu se « délègue » » (Heidegger, 1958a, p. 240)

⁷² Heidegger, M. (1958a), p. 228.

⁷³ *Ibid.*, p. 237.

⁷⁴ *Ibid.*

⁷⁵ « E-tonnée » renvoie au latin *admirans* issu du verbe *admirari* (s'étonner, admirer) composé à partir de la préposition *ad* (au près de, près de) et le verbe *mirari* (s'étonner, être surpris, voir avec admiration). Adopter une attitude *é-tonnée* consiste donc à manifester une surprise admirative vis à vis de la nature et de cette terre qui nous accueillent pour nous permettre d'*ex-sister*, et qui, pour tout signe de gratitude se voient condamnées à la banalisation la plus dégradante qui soit.

A-t-on jamais vu quelque homme assurer son quotidien en recourant à la poésie, nous dira-t-on? Ne faut-il pas avoir sombré dans l'utopie la plus aveugle pour oser la préférer à l'efficacité rationnelle, dont les résultats palpables et quantifiables démontrent à eux seuls la légitimité de notre choix?

Le bon sens veut parler et cependant s'égare en ne prêtant aucune véritable attention aux raisons qui motivent notre aspiration à faire de l'homme un « poète ». Le but n'est en aucun cas d'organiser et de précipiter le crépuscule de la techno-science, que nous entendons, au contraire, assister par la compréhension de l'intrusion intempestive de la *dé-mesure* au sein d'un univers régi par le calcul, quoique dépourvu de mesure.

Faire l'éloge du poète consiste, au-delà de toute dérive romantique, à vouloir enrayer une situation au sein de laquelle l'homme mesure et se mesure à l'aune de la *dé-mesure* d'une *di-mension* pervertie par la volonté démiurgique et *méta-physique* de se mesurer au *sur-naturel*. Il s'agit de retrouver le chemin d'une Terre et d'une nature, lieux privilégiés d'une ouverture authentique durant laquelle la comparaison provoquante laisse place à la déférence, et le défi à la détermination d'une mesure entre disproportion et insignifiance.

VII. Législation rationnelle de la nature

L'autorité d'un principe coïncidant avec la mise en place et l'usage d'un système intellectuel chargé d'assumer le rôle d'intermédiaire dévoué entre sa formulation et ses applications, l'essence de la technique ne saurait être pleinement appréciée tant que demeurent éludées les conséquences théoriques et empiriques.

Il importe donc de se pencher sur les attitudes et les circonstances permettant de penser que le *technanthrope* perd en effet la trace, la référence, qui détourne de l'absurde impasse.

Née d'une association d'ambitions, de rêves et d'exigences censées les réaliser, la science moderne, à laquelle le développement technique demeure résolument attaché, se caractérise par un comportement qui la définit et la distingue des autres époques de l'histoire intellectuelle. S'intéresser à la technique en tant qu'interlocutrice de la nature ne peut consister, dans ces conditions, à porter de manière exclusive notre regard sur son aspect mécanique ou sur le principe intellectuel censé le régir. Il s'agit au contraire de la considérer d'un point de vue global qui embrasse un comportement général à l'égard du monde et, plus particulièrement, de la

nature ; comportement typique de ce qu'Heidegger appelait à son époque les « Temps modernes »⁷⁶.

Définie par le respect du principe de raison, cette attitude contraint l'homme moderne, et plus particulièrement le scientifique, à la prise en compte d'impératifs, dont le recours systématique façonne le comportement cognitif au sein duquel le savoir cesse d'être une *connaissance* pour devenir une *in-vestigation*⁷⁷. A la contemplation attentive, à l'ouverture, à la confiance manifestée envers la manne dispensatrice du cosmos, est préférée, sans compromis ni hésitation, la traque de la recherche. L'homme poursuit, attire, force, guide, invite à délivrer un message, qui, pour une compréhension plus aisée, se trouve en partie soufflé par la raison. La science correspondant à l'application d'une conception normalisée au sein de la nature, qui, en fonction de ses conformations ou de ses soustractions, semble nous indiquer de quoi doit être faite ou non la vérité. La nature n'a donc plus à nous apparaître telle qu'elle est ou peut être en elle-même, mais telle que nous souhaitons la voir se livrer.

Toute démarche scientifique moderne paraît, en résumé, avoir adopté puis perverti le constat kantien. Conscient et persuadé que sa science demeure résolument étrangère à l'absolu, dont ses capacités cognitives ne peuvent s'emparer, l'homme donne en effet le sentiment d'être résolu à occulter la possibilité d'un sens naturel indépendant, auquel il faudrait se référer. Son attitude correspond à celle d'un être, qui, désespérément sourd et incapable d'assumer cet état, agit en pensant que le fait de proclamer la nature muette et *in-sensée* finira par justifier sa propre cécité.

En conséquence de quoi, la science moderne construit son défi, sa renommée et sa suprématie sur la promesse d'une fuite hors de cette *ab-surdité*⁷⁸. Engagement fondé sur l'attribution d'une langue audible et compréhensible à l'intention de la nature. Par transposition de ses limites, l'homme espère retrouver, dans l'*unilatéralité* d'un dialogue de sourds, l'usage d'une « ouïe » dont l'acuité dépend de notre capacité à faire « entendre raison » à la nature. Soulignons que les sens figuré et littéral de cette expression s'appellent mutuellement et se coudoyant dans une situation où la nature doit tout à la fois pouvoir être mise en présence de la raison et s'y résoudre. La condition étant de définir un intermédiaire vectoriel susceptible de transmettre et de contraindre tout à la fois. Mission de transmission coercitive, que la loi, pièce maîtresse des sciences modernes et exactes semble assumer.

⁷⁶ Heidegger, M. (1962), p. 99.

⁷⁷ « in-vestigation » du lat. *investigare* : prép. *in* (dans) et v. *vestigare* (découvrir, aller à la recherche, traquer).

⁷⁸ « ab-surdité » fait référence au latin *absurdus*, qui décomposé en « *ab-surdus* » évoque un état de surdité (*surdus* : sourd, que l'on entend pas) dû à une situation particulière (*ab* : à partir, du côté de) La nature pré-scientifique est *ab-surde* dans la mesure où elle s'impose comme le lieu à partir duquel l'homme se considère incapable d'entendre.

La question est dès lors de savoir quelle part de légitimité peut être accordée à ce que nous appelons révérencieusement les « lois ». Représentent-elles une véritable contrainte rationnelle à l'égard de faits récalcitrants et hétérogènes à l'esprit humain ou, au contraire, le résultat objectif d'une description analytique neutre, qui en livrant les lois livrerait les faits eux-mêmes?

Adopter cette dernière possibilité reviendrait en réalité à ne pas distinguer le fait de son appréhension et de sa formulation. Or, peut-on honnêtement affirmer que le fait et sa loi sont identiques, quand dans un même temps l'expérience quotidienne nous permet d'approcher, de côtoyer, de provoquer, ou de subir des faits dont nous ne connaissons pas nécessairement les lois les plus intimes? Ne faut-il pas mieux admettre que pour ce qui nous concerne, les phénomènes précèdent et suscitent les lois sans pour autant les déterminer originellement, et moins encore les énoncer? Inductives ou déductives, ces dernières semblent en effet issues du pouvoir édictif de la raison, dont la perception réflexive, typique et caractéristique, contribue à élaborer la détermination principielle de chaque phénomène, qui, généralisé ou particularisé, demeure toujours interprété.

Nous pourrions enfin compléter ce travail de précision en discutant sur la justesse spontanément universelle ou simplement approximative puisqu'humaine d'une telle détermination. Mais là n'est pas le problème fondamental de notre réflexion. Encore que, répondre à une telle question permettrait sans doute de relativiser ou d'*absolutiser* définitivement la connaissance et ses conséquences, tout en évaluant le bien-fondé ou la véritable absurdité du comportement humain.

Relative ou absolue, la loi demeure, quoiqu'il en soit, une entreprise de la raison sur le phénomène, qui ainsi régi et défini acquiert le statut de fait *re-connu* puisqu'humainement balisé. La vérité ne possédant dans ces conditions qu'un aspect secondaire par rapport à la nécessité de rendre familier, prévisible et, de ce fait, utilisable, ce qui, maintenu insolite et inattendu, contribuerait à entériner l'autonomie de la nature tout en compromettant l'inféodation sur laquelle l'homme fonde sa domination.

Ce qui équivaut à dire que le but des lois n'est pas exclusivement de promouvoir la vérité, mais renvoie également à la volonté d'humaniser, de s'approprier un domaine afin d'en faciliter l'utilisation ; chacune d'elles étant avancée tel un repère, une lanterne rationnelle, chargée de baliser un chemin à partir duquel aura lieu l'*in-vasion*⁷⁹ de l'*in-vention*⁸⁰.

⁷⁹ « in-vasion » fait ici référence au latin *invadere* (entrer, s'engager dans) composé à partir du verbe *vadere*, qui rend compte de la volonté d'aller, de marcher vers l'ennemi.

⁸⁰ « in-vention » du lat *inventio*, lui-même issu du verbe *invenire*, qui décomposé en *in-venire* ne se contente plus de signifier « découvrir », mais rend également compte d'un mouvement de progression conquérante ; *venire* signifiant

A l'instar de son homonyme juridique, la loi scientifique s'impose, en somme et avant tout, comme une norme à laquelle doit se conformer tout phénomène supposé licite et agréé. Elle s'impatrontise comme une propédeutique⁸¹, une annonce, une *pro-position*⁸² adressée à la nature qu'il faut s'efforcer de *con-vaincre*⁸³. Bref, elle ne fait que préparer l'expérience et l'usage, dont le recours systématique traduit l'orientation de la science vers la légitimation matérielle du savoir et de son objet.

VIII. Juge et mètre

Etant admis que l'approche et la prise en compte de la nature acquièrent un caractère conditionnel, reste à savoir si ce choix émane de la raison qui s'exprime au travers de la loi, ou succèdent à l'expérience censée représenter les faits. L'intérêt cognitif accordé à la nature est-il, en d'autres termes, comme le laissent penser les apparences, déterminé, suscité par cette même nature ou, est-il décrété par des résolutions annexes?

Ordinairement associée à la réalité se dégageant de la confrontation entre la loi et les faits chargés de l'homologuer ou de la réfuter, nous sommes en effet spontanément enjointes à la concevoir sur la base d'une rencontre et d'un échange entre un esprit qui propose et des phénomènes qui disposent.

Se résoudre à penser de la sorte équivaut pourtant à se méprendre quant aux natures respectives de la loi et de l'expérience. humaine, la loi ne saurait être considérée avec certitude comme expression de la vérité. Chargée de sa confirmation ou de son infirmation, l'expérience ne peut donc s'imposer comme sa démonstration. Elle ne concerne pas la réalité absolue, mais porte sur l'exactitude, sur la capacité d'un phénomène à fonctionner d'une manière précise, souhaitée et présumée au sein d'un ensemble de circonstances déterminées. Il faut donc y reconnaître un lieu aménagé, au sein duquel la nature est invitée à se présenter non selon son essence, mais telle que nous la sollicitons.

En vertu de quoi, tel que nous l'avons déjà suggéré, l'organisation scientifique moderne, élaborée et requise par l'appréhension de la nature, favorise l'émergence de critères et d'exigences

tour à tour : venir, arriver, attaquer. Il est à noter également, que selon un sens à la fois archaïque et poétique *invenire se* signifie « se reconnaître » ; sens qui correspond parfaitement à l'idée suivant laquelle l'invention techno-scientifique serait un moyen d'offrir une image, une apparence familière, intime et de ce fait aisément *re-connaissable*.

⁸¹ « Propédeutique » : du grec *pro*, avant / *paideueîn*, éduquer.

⁸² « Pro-position » du lat. *propositio* issu du verbe *proponere* destiné traduire la volonté de fixer, d'établir (*ponere*) pour, en faveur de (*pro*).

⁸³ « Con-vaincre » du lat. *convincere* composé à partir du préf. *con* (avec quelque chose ou quelqu'un) et du verbe *vincere* (vaincre, prouver).

engageant l'homme et cette nature dans une relation unilatérale, au sein de laquelle le sujet s'impose comme « juge et mètre ». Placé dans une situation déterminante, emblématique et incontournable, il devient la mesure qui jauge, apprécie, reconnaît ou réfute l'existence et l'importance à accorder aux phénomènes rencontrés. Il est le « subjectum »⁸⁴, le fondement sur lequel repose toute chose.

En d'autres termes,

« L'étant sur lequel désormais tout étant comme tel se fonde quant à sa manière d'être et quant sa vérité, ce sera l'homme (... qui ...) se fonde lui-même comme le Mètre de toutes les échelles auxquelles on mesure (c'est-à-dire auxquelles on peut faire le compte de) ce qui peut passer pour certain, c'est dire pour vrai, c'est à dire pour étant. » (Heidegger, 1962, p. 115 et 143)

Ce comportement répondant aux exigences du principe de raison, dont il se fait l'émissaire, soumettons le, afin d'en apprécier toutes les conséquences, à la logique du dit principe, qui veut que toute cause sous-tende un effet et inversement, et demandons-nous ce que laisse présager et encourage une telle attitude.

IX. Le miroir de la Raison

En s'imposant comme instance suprême du savoir, comme garant de la vérité, l'homme ne se contente pas de définir, d'humaniser les critères d'existence imposés à chaque *étant*, il effectue le tri préférentiel, précédemment évoqué. Existe et le mérite, ce qui se conforme au cadre de la raison et de ses lois ; ce qui peut être saisi et manipulé par cette raison ; enfin, ce qui offre suffisamment de stabilité pour se tenir *dis-ponible*⁸⁵ afin d'être employé.

Originellement considéré comme *con-naissance*, le savoir consiste désormais à déterminer ce qui peut être utile, ainsi que ses conditions d'emploi.

« ... la science moderne est déterminée par un (...) processus fondamental : le mouvement d'exploitation organisé. » (Heidegger, 1962, p. 110)

Le savant laisse place au technicien et à son devoir d'efficacité matérielle.

⁸⁴ Heidegger, M. (1962), p. 115.

⁸⁵ Être disponible, c'est être disposé à, pour, en vue de... Or « disposer » se dit en latin *disponere*. Sa décomposition en *dis-ponere* fait apparaître l'idée d'un placement, d'une position (*ponere*) extérieure, en dehors de (*dis*). La nature et le cosmos, au sein desquels évolue la techno-science, sont ainsi considérés comme *dis-ponibles* dans la mesure où ils sont attachés à eux-mêmes, placés en dehors de leur essence.

Avec cette nouvelle attitude, c'est en fait l'appréhension de l'existence, de la vie et de la nature, qui se trouve modifiée. Leur approche et les découvertes, qui en découlent, étant suscitées puis motivées par les conquêtes de nouveaux domaines employables. Notre interpellation consiste ainsi en une estimation tactique, destinée à faciliter la réalisation d'un projet, dont la mise en oeuvre entraîne la superposition d'un cadre utilitaire au cadre rationnel.

En conséquence de quoi, la nature et ses manifestations apparaissent au travers de deux lucarnes réductrices, qui en modifient ou en occultent l'essence.

« L'Être de l'étant est désormais cherché et trouvé dans l'être-présenté de l'étant. »
(Heidegger, 1962, p. 117)

Ce qui revient à dire que la privation *ex-sistentielle*, consécutive à la prépotence de la raison, s'étend à l'essence, à la justification fondatrice de tout phénomène ; le sens et la raison d'être prêtés aux *étants* se trouvant entièrement déterminés par le sujet et l'usage que ce dernier leurs attribue

Cette mainmise projective de l'homme sur le sens attribuable à chaque « étant » est si puissante, que l'homme n'y rencontre que ce qu'il y place.

« ... il nous semble que partout l'homme ne se rencontre plus que lui-même. »
(Heidegger, 1958b, p. 36)

Son expression rationnelle, associée aux succès que nous rassemblons sous le terme générique de progrès, sous-tend ainsi l'appauvrissement d'un monde assailli par la certitude et l'évidence. L'homme évolue dans le « déjà-connu », et nourrit de ce fait un désintérêt, une désaffection sans cesse croissante pour "son" univers. La volonté et la nécessité rationnelle de le rendre familier l'en éloigne progressivement. Il devient inapte à apprécier le pouvoir valorisant exercé par l'inconnu, qui doit être préservé et décelé au sein de la quotidienneté. Or c'est en ignorant, en occultant et en finissant par perdre de vue l'insaisissable caché, requis par toute présence, toute manifestation, que nous évacuons le mystère garant de la valeur et du respect.

Cet usage systématique et exclusif du Principe de raison amène et enferme donc l'homme dans l'illusion d'une connaissance illimitée, dont la prétendue totalité expansive ne correspond en réalité qu'à une exhaustivité humaine, définie par la raison et ses limites.

Aveuglé par l'efficacité locale et nécessaire, puisque restreinte et programmée, le sujet semble ainsi être parvenu à se persuader que rien ne peut, ni ne doit lui résister ; le mensonge de la substitution lui permettant, au-delà des limites intransgressables, de répondre à ses rêves

d'universalité, d'omnipotence physique ou intellectuelle, par l'uniformisation de l'existence et du monde, fondée sur le décret d'une conformation à l'ordre de la raison.

Puisque spontanément incapable d'embrasser l'existence, ainsi que l'ensemble de ses conditions et applications, la rencontre doit s'effectuer en sens inverse. L'homme n'aborde pas le cosmos, mais le fait venir à lui. Il ne l'*im-plore* pas, mais l'*ex-plore*⁸⁶, ne l'*in-voque* jamais, mais le *pro-voque* ou l'*é-voque* sans relâche. Il n'attend, ni n'entend sa parole, mais lui prête et lui impose la sienne.

⁸⁶ Cette référence au latin permet de traduire plus aisément le sentiment, l'attitude et les conséquences qui président et succèdent à l'attitude techno-scientifique. « im-plorer » et « Ex-plorer » nous renvoient ainsi à « *im-plorare* » et « *ex-plorare* », dont l'opposition se situe au sein des préfixes *im* et *ex*. Alors que le premier traduit le fait d'être dans une attitude de disponibilité humble, tendu vers vers la parole divine, le second s'en détache. Le premier est d'ailleurs synonyme d'« invoquer » *invocare* (appeler en direction de, appeler à son secours, demander, demander un soutien, une collaboration. Fidèle au principe d'opposition, *explorare* à « *pro-vocare* » et « *e-vocare* », dont les préfixes traduisent, quant à eux, l'idée d'appeler de manière à favoriser, en vue de, pour (*pro*), afin d'amener à (*e*).

Bibliographie

- Brun, J. (1992). *Le Rêve et la Machine*. Paris : La Table Ronde.
- Descartes, R. (1973). *Discours de la méthode* (1637). Paris : J'ai lu.
- Ellul, J. (1990). *La Technique ou l'enjeu du siècle*. Paris : Economica.
- Heidegger, M. (1962). *Chemins qui ne mènent nulle part* (1949). Paris : Gallimard.
- (1962). *L'époque des conceptions du monde*, In Heidegger, M. (1962). *Chemins qui ne mènent nulle part* (1949). Paris : Gallimard.
- Heidegger, M. (1967). *Introduction à la métaphysique* (1952). Paris : Gallimard.
- Heidegger, M. (1958). *Essais et conférences* (1954). Paris : Gallimard.
- (1958). *Bâtir, Habiter, Penser*. In Heidegger, M. (1958). *Essais et conférences* (1954). Paris : Gallimard.
- (1958a). « ...L'homme habite en poète... », In Heidegger, M. (1958). *Essais et conférences* (1954). Paris : Gallimard.
- (1958b). *La Question de la Technique*, In Heidegger, M. (1958). *Essais et conférences* (1954). Paris : Gallimard.
- Heidegger (1962). *Le principe de raison* (1957). Paris : Gallimard.
- Heidegger, M. (1968). *Question IV, Temps et Être* (1962). Paris : Gallimard.
- (1968). *Le Tournant*, In Heidegger, M. (1968). *Question IV, Temps et Être* (1962). Paris : Gallimard.
- Leibniz, W.G. (1875-1890). *Die Philosophische Schriften*, 7 vol, VII. Berlin : Gerhardt.
- Mumford, L. (1973). *Le mythe de la machine. (The myth of the machine, Technics and human development)* (1967). 2 vol. Paris : Fayard.
- Nietzsche, F. (1935). *La Volonté de Puissance*. Paris : Gallimard.
- Nietzsche, F. (1936). *Ainsi parlait Zarathoustra*. Paris : Gallimard.
- Simondon, G. (1989). *Du mode d'existence des objets techniques* (1958). Paris : Aubier.
- Schopenhauer, A. (1991). *De la quadruple racine du principe de raison suffisante* (1813). Paris : Vrin.